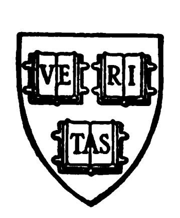

VE RI
TAS

ANNECDOTES HISTORIQUES

SUR

LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

QUI

JOUENT MAINTENANT UN ROLE

EN

ANGLETERRE.



1784.

June 1. 1841

Bought of
Mr Guillemot of Paris
by James Sparks
for the College Library



ANECDOTES HISTORIQUES

Nous trouvant à une èpoque ou le nom de FOX, est devenu si célébre & si interessant pour chaque Anglois, & en même tems, un objet de curiosité pour toute l'Europe, nous esperons plaire au public en mettant sous ses yeux des memoires concernant une famille, delaquelle est issu un homme, qui fait l'ornement de sa patrie autant qu'il honore l'espèce humaine. Comme nous voulons communiquer aux Lecteurs des anecdotes authentiques sur Mr. Charles Fox, nous croyons qu'il est à propos

de les faire précéder par un abrégé de ce qui concerne ſes ancetres & ſa famille; Cela pourra jetter un plus grand Jour ſur celui dont-il ſera queſtion, & du quel nous parlerons avec la derniere impartialité : en louant ſes vertus, en admirant ſon éloquence & ſa grande politique, nous ferons mention des vices qui ont obſcurci ſa gloire & ſa reputation.

Etienne Fox, né en mil ſix cent vingt ſept, quoique d'une bonne famille de Wiltshire, ne reçut de ſes parens qu'une brillante éducation.

Il fut l'artisan de ſa fortune, & c'est ſeulement par ſon mérite, qu'il eſt devenu la ſouche de deux familles nobles. Le Lord Clarendon, dans les memoires de la rebellion arrivée de ſon tems, le nomme à la ſuite du Lord Perci, grand Chambellan de Charles II lorsque ce Prince etoit a Paris en mil ſix cent cinqquante deux. Ensuite Etienne Fox fut

nommé Tresorier particulier de la maison du Roy : ſon integrité, ſon habileté ainsi que ſa discretion, luy valurent cet employ de confiance.

Il ſuivit Charles II. pendant tout le tems que ce Prince fut obligé de s'absenter d'Angleterre, & ſes talents dans les negotiations furent, d'un grand ſecours à ſon maitre. La correspondance qu'il continuoit toujours avec les Royalistes en Angleterre, fut ſi exacte qu'il apprit la mort de Cromwel, ſix heures avant que cette nouvelle parvint à Bruxelles. Il la porta le premier au Roy pendant quil jouoit avec l'Archiduc Leopold & deux autres Grands d'Espagne. Lorsque ce Prince fut invité par les Provinces unies à faire une entrée publique à Breda, Etienne Fox & Edoard Walter furent envoyés pour en regler la cérémonie.

Au retablissement de Charles II. ſur le throne d'Angleterre, il fut nom-

mé Trésorier des deux Regiments des Gardes, & enfin Trésorier Général de l'Armée lors de la guerre avec la Hollande.

Entre autres monuments de ſa pieté, de ſon humanité & de ſa charité, il contribua pour la ſomme de treize mille Livres Sterling à l'établissement de l'Hopital de Chelsea : ne pouvant, disoit-il, voir un Soldat qui à risqué ſa vie pour la patrie, être reduit à mendier.

Le Roy Jacques II. à ſon avénement au thrône en mille ſix cent quatre vingt quatre, luy conserva ſa charge aupres de ſa personne & en mille ſix cent quatre vingt ſix le nomma un des Lords de la Trésorerie.

Quelque temps après, ayant ſoutenu que la Religion Catholique etoit im compatible avec la constitution d'Angleterre, il fut déchu de ses emplois ; cette disgrace fut passagére, car il les reprit

apres l'evénement de la maiſon d'Orange à la couronne.

De ſon premier mariage il ne reſta de vivant, apres la mort de ſon fils Charles Fox, membre pour Salisbury, que trois filles dont une epouſa le Lord Cornwallis d'ou descend la maison de ce nom & un autre epousa le Comte de Northampton.

En mille ſept cent trois, Etienne Fox epouſa en ſeconde noces à l'âge de Soixante & ſeize ans, Chriſtine fille de Charles Hope Miniſtre de Nasely dans la province de Lincoln, fille de la plus grande beauté & du plus heureux naturel; de ce mariage il en eut deux fils, Etienne Comte d'Ilchester, Henry Lord Holland, & deux filles dont l'une Epousa le ſecond fils du Lord Digby, du quel descend la famille de ce nom.

Etienne Fox apres avoir parcouru une carriere peu commune & avoir été crée Baronnet par Charles II, laissa une fa-

mille illustre apres lui pour ſuccéder à ſes vertus & ſes talenrs; il mourut agé de quatre vingt dix neuf ans en mille ſept cent ſeize; Etienne fils ainé du précédent fut elevé à la dignité de Comte d'Ilchester en mille ſept cent quarante deux, & epouſa Miſs Stangways Horner fille d'une fortune immense, née dans la province de Sommerset, de la qu'elle il eut trois fils & ſix filles; l'ainé Henry le present Comte d'Ilchester epousa Miss Grady.

Le ſecond Etienne Digby Fox Stangways, Major dans l'Armée Angloise fut fait prisonnier à l'Affaire de Sarotoga.

Louise Stangways mariée à Guillomme o'Brien --- Gentilhomme d'une famille ancienne d'Irlande, qui ayant obtenu des terres considerables dans la province de Newyork en amerique, s'embarqua avec ſon epouse pour en aller prendre possession; il fut chargé

de quelques commissions de confiance, dont il s'acquitta avec beaucoup de Zele; Lady O'Brien ſurtout, ſe distingua de ſon ſexe par ſon courage; elle ne voulut jamais abandonner ſon mari, & le suivit meme dans des expeditions les plus penibles & les plus fatiguantes, dans l'interieur de l'amerique, parmy les nations ſauvages. Nous ne nous ſerions pas etendus ſur cette Branche de la famille de Fox, s'il ne nous avoit pas paru aussi extraordinaire qu'admirable que dans une famille de ce rang, deux ſœurs ſe ſoient engagées à quitter leur pays, leurs amies & les plaisirs presque necéssaires à leur âge, pour ſuivre leurs maris, dans un pays inconnu, pendant une guerre qui les expoſoit à des fatigues cruelles, à des dangers en traversant, une partie des pays déſerts de l'Amerique ſeptentrionale. C'est un exemple trop rare de l'amour conjugal pour croire que cette anecdote

& la ſuivante, puissent ne pas être lues avec plaisir.

Lady Henriette, une autre fille du comte d'Ilschester, & fœur de Lady O'Brien, epousa Jean Dyke acland fils du Baronnet de ce nom, qui ſuivant ſon gout pour le militaire accepta un Brevet de Major dans l'armée qui ſervit en Canada; Lady Acland y ſuivit ſon mari en mille ſept cent ſoixante & ſeize, à l'ouverture de la campagne de l'année ſuivante; ce fut avec bien de la peine que le Major l'engagea de ne pas le ſuivre à l'affaire devant Ticonderoga, mais le jour apres cette action ayant appris qu'il etoit blessé elle traversa le lac Champlain pour aller luy donner ſes ſoins.

Apres le rétablissement de ſon mari, Lady Henriette ne voulut plus le quitter malgré le danger & les fatigues, qui pouvoient ſuivre l'exécution d'un tel projet,

l'affaire qui suivit le passage de la riviére du Hudson, fut assés sanglante; Lady Acland pendant cette action, n'avoit d'autre azile qu'une misérable Cabane, qu'elle fut encore obligée de partager avec les blessés qui y etoient amenés du champ de Bataille, comme le lieu le plus commode pour un Hopital. On ne se représente pas sans peine, les maux qu'une femme jeune, elevée dans l'aisance des Grandeurs, à pu souffrir dans une meme Cabane avec des mourans, temoin des plaintes & des gemissements qu'arrachoit à ces malheureux l'instrument du Chirurgien; & d'un autre coté entendant cette forte canonade & ce feu continuel, dont chaque coup retentissoit dans son cœur incertain & allarmé sans-cesse sur le sort de son mari. Dans la même situation, se trouvoient encor trois autres Dames; Madame la Baronne de Riedesel, la femme du Major Harnage & celle

d'un autre officier; mais les deux dernieres ne furent d'aucun secours à Lady Henriette; car le Major Harnage fut apporté dangereusement blessé, & on apprit presqu' aussitot la mort du Lt. Heynell. La situation de ces quatre Dames dans cet Hopital, présente un tableau unique. Pendant l'affaire du sept Octobre Lady Henriette, encore spectatrice de toute l'action, prépára son cœur, avec sa douceur ordinaire, à de nouvelles infortunes, & sa destinée voulut quelles devinrent toujours plus grandes; avec la malheureuse nouvelle de la défaite des anglois dans cette affaire, elle apprit que le Major Acland, avoir été blessé & fait Prisonnier. Le jour & le lendemain furent passés dans les larmes avec ses autres compagnes, elles n'eurent encore d'autre azile que que celuy des blessés; pas meme une tente ni la moindre Hutte; jusqu'au tems que le Général Bourgogne luy procura du Général Gattes un passe-

port aller ſoigner ſon mari, & il luy donna pour l'accompagner Monsieur Brudnell aumonier de l'Artillerie. Le Général Bourgogne en racontant le fait dit, 'qu'il n'a jamais pu comprendre comment, il etoit possible qu'une femme dans la ſituation ou ſe trouvoit lors Lady Acland, put ſe résoudre à passer chez l'ennemi ſans ſçavoir, dans quelle main elle pouroit tomber, à l'entrée dela nuit & par un tems affreux; & qu'il n'avoit pas été en etat luy meme de luy procurer des ſecours, pas même un verre de vin, que tout cequ'il avoir pu pour elle avoit été de lui faire preparer une petite Chaloupe ouverte, pour passer chez l'ennemi, avec une lettre de recommandation pour le General Gattes, mais le ſort n'avoir pas encore cessé de tourmenter cette infortunée; la nuit etoit deja avancée lorsque la Chaloupe arriva aux avant-postes des americains; quelques choses qu'ait pu dire Monsieur Brudnell jamais les ſentinelles avancées

ne voulurent luy permetre de prendre terre avant le jour, ainsi il fallut au milieu d'une nuit froide & pluvieuse, ſe réſoudre à voguer ſur les eaux du Hudson pendant ſept à huit heures, ſans nourriture & ſans aucune couverture. Non ſeulement il eſt inconcevable qu'une femme de la délicatesse de Lady Acland ait pu ſupporter ces fatigues; mais encore plus ſurprenant parceque pendant ce tems elle étoit dans un état, dans le quel les tendres ſoins, toujours dus aux femmes, leurs deviennent encore bien plus nécéssaires.

Après ſon retour en Angleterre, Lady Acland perdit ſon mari qui mourut à Bath, de la ſuite de ſes blessures.

Henry Fox ſecond fils du Comte d'Ilschester, fut crée Pair d'Angleterre par le Roy George III, ſous le nom de Lord Holland; de ſon mariage avec la fille du Duc Charles Richemond, il eut 1°. Etienne mort en mille

ſept cent ſoixante & quatre, qui laissa un héritier de ſon nom, 2o. Henry mort en bas âge, 3o. Charles Jacques, qui fait le ſujet de ces mémoires & Henry Edouard à préſent Colonel au ſervice anglois.

Charles Jaques Fox troiſième fils du Lord Holland, reçut ſa premiere education au college d'Eton, par les ſoins du docteur Bernard, & le docteur Newcombe à présent Evêque de Waterford en Irlande, fut ſon tuteur. Ses progrés furent rapides, comme on avoit lieu de l'espérer d'un ſujet pour le quel la nature avoit été ſi prodigue en génie. On remarqua de bonne heure en luy, cette heureuse assurance que ne donnent pas toujours les talens acquis, mais qui fut en quelque façon l'effet de l'indulgence de ſon pere, qui appercevant en ſon fils tout le brillant & la force des qualités, qui le distinguent encore tous les jours; ne manqua

pas de le feconder autant qu'il fut en fon pouvoir il encouragea fa hardiesse en le traitant toujours, non comme fon enfant mais comme fon ami, même dés l'âge le plus tendre. Sa foiblesse pour luy fut portée au point de lui permettre de lui donner des avis dans toutes les affaires les plus importantes, on assure même, qu'un jour, dans le tems que le Lord Holland, etoit fecretaire d'etat, il venoit de finir des dépeches de tres grande consequence, lorsque fon fils entra dans fon cabinet, prit une lettre qui etoit fur fa table pour être cachetée, & l'ayant lue avec attention, il dit qu'il n'en approuvoit pas le contenu & la jetta aussitot dans le feu; l'homme d'etat n'auroit pu contenir fon ressentiment fur une affaire de cette importance, mais le pere indulgent fe contenta, fans faire paroitre la moindre émotion, d'en ecrire une autre. Charles disputa presqu'aussi-

tôt qu'il fut né, ſon pere lui communiquoit quelquefois les affaires qui s'etoient passées ſoit au conſeil ou à la chambre-basse, contre les quelles il donnoit ſouvent des arguments fort embarassants. Sa curiosité ſur toute chose le rendit importun par les queſtions qu'il ne cessoit de faire à ceux qui l'environnoient, & en exigeant des reponſes & des raiſons de la même maniere, fine & rusée qu'il à montré lorsqu'il s'est opposé au Ministere.

Partout ce que l'on raconté de l'enfance de cet homme ---- aujourd'huy si célebre, on ſeroit tenté de croire qu'il étoit homme bien avant le tems marqué pas la nature. Son esprit fut mâle dés le berceau, & ſa curiosité inſatiable le rendit toujours extrémement passioné pour toute sorte de connoissance.

La trop grande foiblesse de ſon pere, ne pouvoit que laisser un vice dans ſon éducation. Aussi ſes folies,

ses dissipations & sa passion pour le jeu, le rendirent aussi célebre que ses talens pour l'éloquence & pour la politique. Il est aussi singulier que certain que ce grand homme, a dès sa naissance excité l'étonnennent & l'admiration d'un chacun, même de ceux avec les quels il étoit le plus étroitement lié, ce qui contredit la maxime du grand Condé, qui disoit, que personne n'étoit un heros parmi ses valets de chambre.

Du collége d'Eton il fut à Oxford ou son application fut si forte qu'il employoit neuf à dix heures du jour à la lecture. Les plaisirs & la dissipation dans la quelle il passoit ses vacances à Londres, ne l'empéchoit pas de retourner à Oxford dans le tems marqué, reprendre ses études. Un chose qui caracterise Charles Fox c'est l'aisance avec la quelle il quitte ses plaisirs & le jeu qui à tant d'attrait pour lui, pour retourner aux affaires les plus épineu-

ſes, il ſemble même que ce ſoit avec une ſatiſfaction qui ne peut être que le résultat de la raison & de la réflexion. Au ſortir d'Oxford ſon éducation fut complettée & terminée pas les voyages, au retour des quels, il fut bientôt celèbre par ſa prodigalité, par ſes folies & ſon goût pour la parure, ainsi que pas ſa passion excessive pour le jeu; il poussa le luxe dans les habits si loin, que c'est à lui que les petits maitres Anglois ſont redevables du renouvellement des talons rouges. Mais pendant qu'il couroit avec tant de précipitation dans la carrière des plaisirs, il n'oublia jamais de cultiver ſon génie & les talens dont la nature l'avoit favorisé avec tant de profusion.

En mille ſept cent ſoixante & huit, Monsieur Fox, alors âgé de dix-neuf ans fut élu membre du Parlement pour Michwist dans la province de Sussex. Cette élection que ſon âge rendoit

illegale, fut cependant confirmée; soit parceque son âge fut ignoré, du comité, ou, plus probablement, que ses grandes protections eurent assez de crédit pour la faire valoir. Il vient donc, en conséquence s'asseoir au millieu des membres de la chambre basse.

Ce fut dés ce moment que ses grands talents firent époque; à peine placé au parlement il commença à faire entendre sa voix, à surprendre par son éloquence facile & persuasive; il l'employa dans presque tout les débats qui y furent agités.

A même de rendre ses talents utiles au public, il fut penétré de cet enthousiasme qui caractérise les grands hommes, & son génie, alors dans son jour, étonna & surpassa même l'idée que s'en étoient formés ses plus grands admirateurs. Son premier discours à la chambre, fut un Chef d'œuvre d'Eloquence, qui joignoit à la clarté des idées, la justesse la plus profonde.

Une des choses remarquables dans l'esprit de Monsieur Fox, c'est qu'il ſaisit le point du débat avec une habileté presque ſans exemple, & qui n'égale que la facilité avec la quelle il ſçait l'expliquer, le dégager & le renforcer en même tems, qu'il expose, avec tant de persuation, la foiblesse, l'absurdité & les ſophismes de ſes adversaires.

Le Miniſtére ſensible au mérite de Monsieur Fox, dont les talents étoient uniques pour ſon âge, lui donna une place de Trésorier, chargé de payer les pensions des veuves & des Officiers provinciaux, & en mille ſept cent ſoixante & dix il fut nommé ùn des Lords de l'Amirauté.

Son caractere bouillant & hardi, ne pouvoit que lui faire beaucoup d'ennemis; & c'est ce qui le brouilla avec le Lord North en mille ſept cent ſoixante & douze: mais le ministre ſentant combien il etoit important ponr lui de

ſe concilier un homme, qui avoit tant d'influence au Parlement, ſe racommoda avec lui & l'engagea par là à continuer d'être un des zélé defenseurs de l'administration ; cependant quelques tems après il quitta ce parti pour ſe déclarer ouvertement dans celui qui lui étoit opposé. On ne peut assurer au juſte les raisons qui l'engagerent à cette démarche, une fut qu'il eut encore à ſe plaindre du ministre ; & on peut encore en trouver une autre dans le caractere bouillant de Monsieur Fox, qui le portoit à faire une révolution, à être Chef de parti, ce qui ne pouvoit être en restant attaché au Ministre dont le pouvoir l'obcurcissoit trop pour qu'il put espérer de percer. Quelques aient été ſes motifs, ſon changement lui attira de la part du Lord North la lettre ſuivante qu'il reçut au moment ou il étoit assis au Parlement ſur les bancs des Lords de la Trésore-

rie, (dignité à la quelle il avoit été élevé quelque tems auparavant,) & à côté même du ministre.

„ Sa majesté à jugé à propos d'éta-
„ blir une nouvelle commission pour la
„ Trésorerie, & je n'ai pas apperçu
„ votre nom ſur la liste de ceux qui
„ doivent remplir les offices.

Ce procedé ne pouvoit qu'aigrir extrêmement Monsieur Fox, aussi fut-il toujours depuis ce tems dans le parti opposé à l'administration & l'ennemi implacable du miniſtre: mais ce fut dans les affaires qui concernoint l'Amèrique qu'il montra plus particulierement ſa haine contre le Lord North. Son esprit bouillant, qui ne lui permettoit aucunes bornes dans la chaleur du débat lui attira bien ſouvent le désagrément d'être insulté publiquement & perſonnellement, ce fut à l'occasion de quelques insultes pareilles qu'il eut une af-

faire avec Monsieur Adam dans laquelle il fut blessé.

Avec son changement de parti, il en parut un total dans ses manières; dès ce moment il affecta, contre sa coutume, une grande indifférence pour le luxe; à son élegance & sa richesse dans les habits, il substitua la plus grande simplicité; heureux si en abandonnant ce ridicule, il eut aussi renoncé au dèlire de sa passion pour le jeu pour ne se dévouer plus qu'entièrement aux devoirs de son état, pour lequel il possédoit des qualités si eminentes.

Monsieur Fox n'a pas l'extérieur d'un Orateur, il est de petite stature & à l'air mal ;propre. Sa voix naturellement désagreable le paroit encore plus pas sa négligence à sçavoir la menager: il ne connoit ou affecte de ne pas connoitre les gradations de la voix qui rendent un discours intéressant, & qui font une partie de l'art de l'éloquence.

Personne ne possède, à un plus haut dégré les talents qui forment un grand politique; & il paroit qu'il s'est toujours appliqué à en tirer un bon parti. Quoique englouti, pour ainsi dire, dès sa plus tendre jeunesse, dans la dissipation & dans les plaisirs, Monsieur Fox n'eut cependant jamais les foiblesses, qui dans la plus part des jeunes gens énervent les facultés intellectuelles; & qui occasionnent ces langueurs qui succédent ordinairement à la trop grande gayeté des plaisirs outrés. La débauche du vin, ce vice crapuleux, qui abrutit l'homme autant qu'il le dégrade, lui fut inconnu; il ne parut jamais être panché du côté d'une jouissance immoderée des femmes, & si cette passion entra quelque fois dans son cœur, elle y fut bientot étouffée par celle du jeu qui est la seule qu'il ait poussé à un exces incroyable, & qui fut dans tous les tems son unique délassement;

passion affreuse qui n'a cessé & ne cesse encore de ternir ſa gloire, qui le plongea plusieurs fois de l'opulence la plus grande, dans la misere la plus profonde: à ſa grande fortune & au grand nombre de ſes amis, ſuccéderent les besoins & une foule innombrable de créanciers & d'usuriers; mais il étoit réservé à ce génie transçendant de trouver dans les disgraces & dans l'état affreux ou l'avoit plongé une inconduite presque ſans éxemple, aulieu du désespoir qui auroit du en être la ſuite, un éguillon & une émulation pour ſe rendre célébre. Car il est constant que ſa ſituation malheurcuse l'a ſeule disposé à quitter le parti du ministere, pour ſuivre celui qui lui étoit opposé. En entrant ſéparement dans les grandes affaires du Royaume il éspéroit de faire introduire des innovations à la faveur des quelles il pouroit former la révolution qu'il méditoit,

& dont le projet lui à paru dautant plus possible, que la perte & la guerre d'Amérique venoit de jetter la nation dans des dettes immenses, capables de faire pronostiquer ſa ruine totale; & que ſon influence dans les parlemens prènant de nouveaux accroissemens, avoir eu bien de la part à ce désastre, ſurtout dans le peu de tems qu'il fut placé au ministere ſous le Lord Rockingham. Après la paix, les esprits, auparavant attentifs aux événemens, de la guerre tournèrent leur attention ſur l'état déplorable de la nation; le point de desastre dans lè quel elle ſe trouvoit fit craindre une faillite, vu l'impossibilité demontrée de pouvoir faire honneur a l'immensité des dettes,&Monsieur Fox à qui cette faillite parut inevitable, ſaisit cette l'occasion pour ſatisfaire ſa haine contre l'administration aux fautes de la quelle il attribua entiérement le malheur public, que ſon élo-

quence à en peindre la force, rendit encore plus pressant. Parvenu lui même pour la seconde fois au ministere, ce fut à l'autorité royale qu'il porta indirectement ses coups. Quoiqu'il n'en soit pas encore venu à proposer ouvertement une banqueroute totale, ou croit cependant appercevoir qu'il ne croit pas possible d'éteindre par d'autres moyens la dette nationale. Heureusement qu'il a manqué de fermeté pour frapper un aussi grand coup; dailleurs, son insatiable passion pour le jeu & les autres vices de son caractere, qu'il ne s'est pas assez appliqué de cacher, lui ont enlevé pour jamais la confiance publique. Tout le monde admire & rend justice à son habileté; mais personne en particulier ne desire de le voir employé.

Son génie fécond supplée à la profondeur de ses connoissances, son expression est pleine & énergique, la vo-

lubileté de sa langue est telle qu'elle agit en proportion de vitesse avec sa conception, les arguments sortent en foule de sa bouche, avec une force irresistible & qui ne permet pas à celui qui l'écoute, de le suivre dans sa marche. Il posséde à un grand degré de perfection, l'art de la discussion & a le talent de donner une tournure si insidieuse aux opinions de ceux qui lui sont opposés que l'on est tres long tems avant de percer le nuâge qu'il met devant elles pour les déguiser. l'Esprit le plus étendu ne peut résister à la force du sien ; il sçait peindre la vérité avec tant d'art qu'il l'a dit sans aucun risque dans toute son étendue à ceux contre lesquels il employe son éloquence qui ne manque jamais de produire l'éffet qu'il s'est proposé. Il épouvante la chambre basse, chacun ressent l'effet d'un certain effroy qu'il communique à son voisin, & cela mêlé à la

force de ſon élocution, le fait réussir dans prèsque tout ce qu'il entreprend. Avec de telles qualités, il ſe feroit déja élevé au plus haut point de la gloire, ſi les raisons que nous avons déja raportés plus haut, n'avoient mis un obſtacle à ſa trop grande ambition.

La célérité avec la quelle Monsieur Fox, expédie les affaires, à étonné plusieurs fois ceux qui étoient employés ſous lui dans le même département; ilsétoient forcés d'avouer qu'ils ne pouvoient pas comprendre comment cela étoit posſible dans un homme. Les Cours étrangeres furent toujours très ſatisfaites de la manière prompte & claire avec la quelle il traitoit avec elles, & particulierement pendant le peu de tems qu'il fut Secretaire d'état en mille ſept cent quatre vingt deux; il s'acquit par là, la plus haute réputation en Europe.

Tel eſt l'homme célébre que nous avons tâché de faire connoitre dans ces

essays; tout chez lui est poussé à l'extreme, talents, génie, vertus & vice; & c'est ce même homme que les defenseurs zelés de son parti, ont qualifié, *the man of the people*, l'homme du peuple: l'avenir nous apprendra seul, si Monsieur Fox mérita jamais un titre aussi pompeux, que jusqu'a présent on ne lui peut donner, sans être accusé de partialité.



ANECDOTES HISTORIQUES

DE GUILLAUME

COMTE DE SHELBURNE

Fitz maurice Baron de Dunkeron, fut crée en mille ſept cent cinquante & trois, Comte de Shelburne en Irlande, & en mille ſept cent ſoixante, pair d'Angleterre ſous le titre de Lord Wycombe; il mourut l'année ſuivante, laiſſant deux fils; Guillaume, le ſujet de ces mémoires & Thomas actuellement mêmbre du Parlement.

Guillaume à prèsent Comte de Shelburne, nacquit en mille ſept cent trente & ſept, & ayant reçu une éducation militaire, ſervit avec distinction jusqu'à la fin de l'avant derniere guerre, pendant la quelle il obtint le grade de Colonel & fut nommé un des aide de

camp du Roi, & fut ensuite élevé au Rang de Lieutenant Général. Son pere etant passé, à la chambre haute, il remplit une place au parlement comme deputé de Wycombe.

Le vingt d'Avril mille ſept cent ſoixante & trois, il fut nommé conseiller, privé & premier commissaire pour le commerce & les colonies. Cette place n'étoit pas dans ce tems, ce quelle étoit peu avant la dernière paix ; c'est-a-dire ſubordonnée au ſecretaire d'état au département des colonies. Au contraire celui qui la remplissoit étoit regardé comme un miniſtre dont le département étoit un des plus importants dans le gouvernement. Dailleurs le Comte de Shelburne, ſuccédoit dans cette place au célébre Charles Townshend qui l'avoit remplie avec le plus grand ſuccès, & le tems ou il entroit en exercice, ne pouvoit être plus critique. La paix Générale venoit d'être

conclue, le commerce venoit de prendre un nouvel accroissement, & les interets de la nation devenant fort étendus par l'avantage que l'Angleterre retiroit d'une paix si glorieuse, demandoient dans celui qui les dirigeoit, des talens capables de les maintenir toujours dans le même état de gloire dans lequel il les avoit trouvés.

Il rendit dans cette place des ſervices qui lui acquirent une grande réputation; & particulierement par la protection qu'il accorda aux marchands & au négoce, ainsi qu'a tous ceux qui pouvoient contribuer à faire briller le commerce Anglois dans les deux indes.

Mais comme il occupa ſeulement cette place pendant cinq mois, le public ne put recueillir tout le fruit ni tous les avantages que lui auroient procuré les connoissances du Comte de Shelburne dans cette partie si intereſſante pour la nation Angloise. Il avoit

hérité d'un de ses ancêtres le Chevalier Petti, un amour & un enthousiasme pour le commerce dont-il paroit qu'il a connu les intérets à fond.

Au changement du ministere arrivé en mille sept cent soixante & six, le Comte de Shelburne, à la recommandation du Comte de Chatham, fut nommé secretaire d'état au département méridional, dans lequel il agit avec autant de fermeté que d'habileté: ce fut pendant qu'il occupoit cette place qu'il fit tout ses éfforts pour engager l'Angleterre à soutenir la cause de la Corse contre la France, ce qui lui fit un fort parti, dans les partisans zélés des droits & des libertés de l'homme.

En mille sept cent soixante & huit il se retira du ministere & veçut presque entierement éloigné des grandes affaires, jusqu'au mois de mars mille sept cent quatre vingt deux, qu'il y fut de rechef appellé & décoré de l'Ordre

de la jarretière. Après la mort du Marquis de Rockingham, arrivée quelque mois après, il fut designé pour lui succéder à la place de premier Lord de la Trèsorerie, office qui lui donnoit le même pouvoir à peuprès, que celui de premier ministre.

Malheureusement, à son élévation à ce poste important le Comte de Shelburne trouva les affaires publiques dans l'état le plus déplorable; ces heureuses circonstances, sans la réunion des quelles la nation ne pouroit soutenir son ancienne splendeur, lui manquoient: il ne put, d'ailleurs étouffer les divisions éffrayantes des différents partis, & toujours voulant le bien, il fut obligé de voir chaque jour, tomber quelques feuilles des lauriers que cette nation célébre, s'étoit acquis & s'étoit conservés avec tant d'honneur pendant plusieurs siècles.

Dans sa personne, le Comte de Shelburne est de moyenne & épaisse

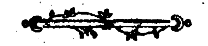
taille. Il posséde des talents peu communs & cultivés avec ſoins par la meilleure éducation, & par ſon application continuelle à étudier le cœur de l'homme, & les intérets les plus étendus & les plus variés de ſa patrie. Il posséde une éloquence male qu'il employa quelquesfois, à arréter la coruption qui commençoit lentement à influer dans le gouvernement, ainsi qu'a affermir la foible mais ſage & vertueuse administration.

Sa générosité fut telle, qu'a l'instar de l'immortel Comte de Chatham, il paya de ſa propre bourse, des renſeignements ſecrets qu'ils étoit obligé de ſe procurer dans des affaires importantes de l'état. Le choix de ſes amis fut toujours fait avec un discernement ſans égal, & particulierement de ceux qu'il jugeoit propres à ſoutenir ſes opinions au Parlement.

En ſoutenant ſon Rang avec dignité, le Comte de Shelburne fut toujours d'un accés facile, poli & àffable pour tout le monde, paroissant également formé pour paroitre dans la pompe des cours ou dans la retraite du Pilo-ſophe. Sa matinée étoit employée pendant qu'il fut au ministere, à donner des audiences publiques, ensuite il paſſoit à ſon bureau ou il restoit autant de tems que les affaires le demandoient. Le Roi avoit coutume de dire qu'il étoit ſouvent obligé d'attendre le Lord North une demi heure avant qu'il ne vint, mais que l'éxactitude du Comte de Shelburne lui faisoit toujours devancer le tems ordinaire du Conseil. Il ne dina jamais avant d'avoir terminé ſes affaires, autant que cela fut en ſon pouvoir, ne travaillant plus après ſon diner qui est à cinq heures, & ou il très gay mais très frugal, excepté ce pendant lorsque le Lord Nugent eſt avec lui

alors il est excité à en ſuivre l'exemple. Le ſoir après avoir passé quelque tems dans la ſociéte il ſe retire dans ſon cabinet pour y lire les lettres qu'il à reçues & ensuite ſe couche à minuit.

Le Comte de Shelburne ſe maria en mille ſept cent ſoixante & cinq, avec Lady Sophie Carteret, fille du feu Comte de Granville, de la quelle il à un fils, Jean Henry Vicomte Fitzmaurice. Son Epouſe étant morte en mille ſept cent ſoixante & onze, il ſe remaria en mille ſept cent ſoixante & huit avec Lady Marie Fitzpatrick, Sœur du Comte d'Upper ossory, & nièce de la Ducheſſe Douairière de Bedford.



ESSAY SUR LE CARACTERE

DE

MONSIEUR BURKE.

Monsieur BURKE est un génie de la premiere classe, membre du Parlement & l'ami intime de Monsieur Fox.

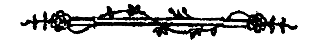
A une imagination des plus brillante, il joint un ésprit également formé, mais qu'il employe ſouvent mal; ſon jugement n'est pas égal à ſon imagination; il est très égoiste & ſe trouve presque toujours enchainé pas ſes propres intérets. La fermeté manque à Monsieur Burcke pour devenir independant. Ses grands talents, dont-il devroit faire uſage librement, ſont resſerrés, par ſon attachement aveugle pour un parti; il est esclave des sistemes qu'il adopte & qu'il croit être les ſiens. Mais s'il pouvoit étouffer en lui

ce penchant excessif pout les factions, il feroit l'admiration de tous les hommes & tiendroit une place parmi les prodiges de la nature. Le caractere de Monsieur Burke est un mélange de bonnes & de mauvaises qualités ; & il est à desirer qu'il remplisse l'intention de la nature qui, ne le combla de ses dons avec tant de profusion que pour qu'il les employât au service de sa nation & au bien Général de ses compatriotes. Monsieurs Burke ne manque jamais de saisir, pour employer ses talents éloquens, des objets capables d'exciter de la terreur; dans sa théorie politique il prevoit des événements sur les quels il il jette des allarmes dans l'ésprit de ses auditeurs, & qu'il augmente encore par la peinture ontrée des Dangers qui dans le vray n'éxistent & n'éxisteront peutétre jamais que dans ses opinions frivoles. Monsieur Burke à pour principe d'être toujours opposé au mini-

ſtere ſoit qu'il ſoit juste ou injuste.

Ce fut lui qui proposa à la chambre basse la réformation projettée par le Comte de Shelburne; mais rétrecissant ſon plan par les idées qu'il avoit puisées dans la réquéte de la province d'York, ou vit qu'au bien général pour le quel le projet avoit dabord été formé, on avoit ſubstitué des vues particulières.

Monsieur Burke proposa cette réformation avec tout la force dont il est capable, & ſoutint le projet avec tant d'éloquence que l'on auroit alors cru qu'il étoit le plus zelé patriote.



ANECDOTE HISTORIQUE DU DUC DE RICHMOND.

A l'ouverture d'un nouveau Parlement, tous les yeux ſont fixés, ſur ceux qui y tiennent un rang distingué : ceux qui dans les deux chambres, ſe ſont faits un nom dans la ſeſſion précédente, attirent ſurtout l'attention du public.

Le grand talent du Duc de Richmond pour l'art de l'orateur, eſt auſſi connu que la grande pénétration de ſon esprit, & ſa perſévérance à faire des recherches utiles à ſes connoissances.

Il ſe distingua dabord dans le ſervice, pendant la guerre d'Allemagne, mais aprés la paix il le quitta pour ſe dévouer totalement aux devoirs que lui

imposoit ſon rang comme pair d'Angleterre. Il eut toujours une très grande influence dans ces grands debats qui ſont dans ſon pays l'âme du corps politique. Le Duc de Richmond nacquit à Londres le vingt deux fevrier mille ſept cent trente cinq. Le quinze de Septembre mille ſept cent cinquante il s'embárqua pour la Hollande, & áprès avoir passé à Hanovre ou étoit alors le Roi d'Angleterre, il continua ſes voyages dans les différentes parties de l'Europe, A ſon retour il fut fait Capitaine dans le Regiment du Lord Bury, & ensuite en mille ſept cent cinquante huit Colonel du ſoixante & douzième Regiment qui fut réformé après la guerre.

Le Duc de Richmond fut présent à la bataille de Minden & étant du nombre des Officiers de la ſuite du Marquis de Granby dont la bravoure mérita les plus grands eloges, il reçut à ce ſujet du

Prince Ferdinand des compliments les plus flatteurs.

Il se maria avec Lady Bruce fille du feu Comte d'Aylesbury, en mille sept cent soixante trois, il fut nommé Lord Lieutenant & *Custos Rotulorum*, du Comté de Sussex ; en mille sept cent soixante cinq il fut envoyé en ambassade en France à la place du Comte de Hedfort, & au mois d'Octobre suivant il entra au Conseil Privé.

Le Duc de Grafton alors un des principaux Secretaires d'état, ayant résigné, il le remplaca en mille sept cent soixante six, & occupa ce poste jusqu'au mois de Juillet de la même année qu'il s'en démit & y fut remplacé par le Comte de Shelburne,

En mille sept cent soixante & dix, il fut élevé au rang de Lieutenant Général, & ayant, pendant la guerre d'Amerique, contribué à léver un Regiment de milice dans la province de Sussex il en fut nommé le Colonel.

Le Duc de Richmond s'est non seulement distingué dans le service & dans le Parlement, mais encore est il connu pour être un grand amateur & un généreux protecteur des sciences & de beaux arts.

Mais telle est la destinée attachée à la nature humaine; un homme quelque grand qu'il soit, & quelque soit le nom qu'il se soit acquis, il y a toujours dans sa vie quelques anecdotes qui en diminuent la gloire, & dont le ridicule augmente en proportion du rang qu'il occupe. Avant de donner les lettres suivantes, nous croyons necessaire de raporter ce qui y à donné lieu. Pendant le tems que le Lord Rawdon & le Colonel Balfour commandoient à Charlestown, un nommé Isaak Haynes, avoit quitté le service Americain, & s'étoit rendu dans le parti du Roi pour lequel il preta le serment ordinaire de fidelité; on lui donna ensuite un détachement à

commander, mais abusant de la con-fiance qu'on lui avoit montré, peutêtre un peu trop indiscretement, il quitta ſon poste & emmena avec lui chez les ennemis, ceux de ſon détachement qui voulurent le ſuivre. Malheureusement pour lui il fut fait prisonnier quelque tems après, & conséquemment aux Loix militaires, le Lord Rawdon ordonna un conſeil de guerre pour le juger: ſon crime que les circonstances, dans les quelles les affaires du Roi ſe trouvoient alors, aggravoient encore, parut trop atroce pour être pardonné; en consequence il fut condamné à être pendu & la ſentence fut éxécutée le quatre d'Aoust mille ſept cent quatre vingt un.

La nouvelle de cette affaire, étant parvenue en Angleterre, le Duc de Richmond la repreſenta à la Chambre haute comme une action inhumaine, tirannique & un abus du pouvoir dans

les Officiers commandants. Il s'éfforça de faire voir que les suites de cette affaire pouvoient devenir de la plus grande importance, par la proclamation du Général Green dans la quelle il menaçoit d'user de reprèsaille. Enfin la manière avec la quelle la chose fut agitée en Parlement par le Duc de Richmond, fut des plus injurieuses pour le Lord Rawdon & attaquoit trop vivement sa réputation pour qu'il ny fit pas une sérieuse attention. C'est ce qui à donné lieu aux lettres suivantes entre ce Duc & cet Officier distingué.

LETTRE du Lord RAWDON au Duc de RICHMOND. Jeudi à sept heures du soir le vingt un Fevrier mille sept cent quatre vingt deux.

MYLORD,

La manière peu généreuse avec la quelle vous avez pris avantage de mon absence pour me deshonorer publique-

ment; à acceleré mon voyage d'Irlande dont je ſuis ſeulement arrivé dans ce moment. Lorsque les papiers publics m'apprirent, qu'il avoit été propoſé dans la chambre des pairs de prendre des informations ſur l'exécution d'Iſaac Haynes, je craignis, il eſt vrai qu'il manquât de materiaux ſur cette affaire pour pouvoir décider les opinions du parlement; mais connoissant la justice intacte & les ſentiments d'honneur qui font la base des principes de ce Tribunal Souverain, je ne craignis jamais, qu'il fut permis aux fausses & aux malicieuſes insinuations d'y ternir la réputation d'un Officier Anglois. La Chambre haute, ſelon mon espérance, ayant rejetté avec le mepris qu'ils méritoient les ſoupçons qu'on à voulu lui faire adopter; c'est à moi a préſent à qui il appartient de venger l'atteinte qu'ont pu donner à mon honneur, des ſoupçons aussi injurieux & aussi publics.

Les expressions dont vous vous etes ſervi, Milord, en agitant cette affaire, n'étoient pas nécessaires au ſujet & dégradoient la dignité du ſenateur, l'esprit de l'homme public & l'honneur du Gentilhomme; enfin je crois les expreſsions de telle nature, quélles meritent à tous égards mon ressentiment. J'exige en conſéquence de vous, Milord, que vous me fassiez une réparation publique, dans les termes que je dicterai, pour l'accuſation ſcandaleuse que vous avez portée contre mon humanité, vertu qu'un militaire cherit autant quii estime la bravoure. Si vous aimez mieux, Milord, réparer avec votre Epée la noireur de votre procédé, ſe ſaisirai avec bien du plaiſir ce moyen de terminer cette affaire. Outre les raiſons qui me regardent particuliérement, j'ai encore à venger l'honneur de mes camarades les Officiers qui ſervent en Amerique au quel vous

avez donné une atteinte, en affectant de craindre pour les conséquences qui pourroient résulter de la proclamation donnée par le Général Green.

Signè Rawdon.

RÉPONSE du Duc de Richmond au Lord Rawdon dictée par le Duc même au Lord Ligonier & envoyeé Jeudi vingt un à neuf heures du soir.

Le Duc ne croit pas la lettre du Lord Rawdon acceptable. vu qu'elle est conçue en termes illicites. Mais cependant il déclare, que son intention n'a jamais été de faire usage d'aucunes expressions qui auroient pu-être regardées comme injurieuses & personelles au Lord Rawdon ou qui auroient été susceptibles d'être mal interpretées; qu'il n'empechera pas de s'informer auprès du Chancelier, quelle à été son opinion sur le sujet en question; & que si l'on peut trouver qu'il se soit servi,

dans le cours du débat, d'expressions injurieuses on préjudiciables à la réputation du Lord Rawdon, il consent à la premiere occasion de les désavouer & cela dans une seance du parlement; dans le cas toute fois que le Lord Rawdon, priera, dans des termes plus admissibles, le Duc de le faire. Que le Lord Rawdon, n'ayant spécifié aucunes des expressions dont il avoit à se plaindre, le Duc ne pouvoit à present lui donner d'autre réponse.

REPLIQUE du Lord Rawdon à la lettre précêdente, le même soir à dix heures.

Le Lord Rawdon ne veut point ad mettre qu'il y ait dans sa lettre, des termes illicites, après la liberté avec la quelle le Duc de Richmond s'est permis d'attaquer son honneur. ---- Le Lord Rawdon ne se plaint pas de quelques paroles en particulier, mises en usage par le Duc; mais il se plaint de

toute la procédure en général, la quelle l'a publiquement exposé au ſoupçon de s'être comporté avec cruauté, & d'avoir abusé de ſon pouvoir. --- Que le Duc de Richmond occupant ſa place au Parlement déclare, que ſon intention n'a jamais été de jetter aucunes insinuations mauvaises ſur la conduite du Lord Rawdon, c'est la réparation que demande le Lord Rawdon. ---- Mais les termes dans les quels doit être conçue cette réparation, ſeront, comme la lettre le marque, dictés en entier par le Lord Rawdon.

ECRIT du Duc de Richmond rendu au Lord Rawdon, par le Lord Ligonier & le Général Comway, Vendredi vingt deux Fevrier.

„Le Lord Rawdon, dit, „qu'il ne „veut point admettre, que dans ſa let„tre il y ait des termes illicites, après „la liberté avec la quelle le Duc de „Richmond s'eſt permis d'attaquer ſon

honneur; --- mais comme le fait est que le Lord Rawdon à été mal informé, & que le Duc de Richmond n'a jamais rien dit qui puisse attaquer l'honneur du Lord Rawdon, ce qu'il à declaré en presence du Lord Ligonier; --- il doit toujours persister à penser que quelques expressions de la lettre du Lord Rawdon sont illicites.

„Le Lord Rawdon dit, „qu'il ne se „plaint d'aucune parole en particulier„; ainsi le Duc de Richmond ne peut se justifier d'aucune.

Mais le Lord Rawdon se plaint de toute la procédure en Général; - - cela étant, le Duc de Richmond nie d'avoir attaqué personnellement le Lord Rawdon, & c'est ce qu'il à pris une peine particuliere d'expliquer au commencement du débat; pour prouver ce qu'il avance, il à deja desiré & reitére encore le desir qu'il à que l'on prenne à ce sujet les plus amples informations, au-

près du Chancelier, ou auprès de quelques autres Pairs qui étoient alors prèsents, scavoir, s'il eſt vray que ſa conduite dans cette occasion ait eu le moindre rapport perſonnel au Lord Rawdon ! & ſi l'on trouve quil y ait eu quelque choſe d'injurieux contre le Lord, comme ce n'étoit pas ſon intention, il le déclarera & les desavouera en parlement, lorsque le Lord Rawdon l'en priera en des termes qu'un homme d'honneur puisse admettre. ---- Mais un moment de réfléxion, fera voir au Lord Rawdon que le Duc de Richmond ne peut ſouffrir que quelqu'un lui dictât cequ'il doit dire; & que telles pretentions mettent le Duc dans l'impossibilité d'accorder la ſatisfaction qu'il est près de donner de ſon plein gré, ſi quelques Pairs diſent impartialement, qu'il ait jamais eu l'intention d'offenser le Lord Rawdon.

DERNIER ecrit envoyé par le Lord Rawdon au Duc de Richmond le vingt deux Fevrier au ſoir.

Le Duc de Richmond oublie que le Lord Rawdon ne ſollicite pas mais exige une ſatisfaction pour une injure grossière faite à ſa réputation, ſoit que cette injure eut été faite dans l'intention d'offenser ou ſeulement par étourderie. Si de plus amples informations étoient necessaires; l'honneur & le mérite distingué du Chancelier, decideroient le Lord Rawdon à s'en raporter à ſon opinion: mais la delicatesse & les ſentiments du Lord Rawdon peuvent ſeuls determiner, si les procédés du Duc de Richmond peuvent attenter à ſa réputation & ternir ſon Caractere, le Lord Rawdon à laissé au Duc la ſeule alternative que ſon honneur pouvoit en ce cas permettre.

Je joins ici la réparation que je veux avoir, & qui doit être prononcée

en plein Parlement par le Duc lui même seant en sa place ordinaire.

„J'ai appris que la proposition „que j'ai faite, d'informer sur l'exécu„tion d'Isaac Haynes, à été considerée „comme voulant donner des soupçons „sur l'Equité & l'humanité du Lord „Rawdon. Je proteste solemnellement „que je n'ai pas cru que cela pût jetter „les moindres insinuations defavora„bles sur la conduite de ce Lord; de „même, que ce n'a jamais été mon in„tention de dire, aucunes choses qui „auroient pu tendre à cet éffet, depuis „que je sçais que cette affaire peut-être „mal interpretée, je declare que je suis „très faché de l'avoir agitée, & d'autant „plus, que dans le tems que je l'ai „fait, je n'étoit pas assez bien infor„mé des circonstances qui l'accom„pagnoient.

Le Lord Rawdon ayant très ſérieuſement fait demander au Duc, une option ſur l'alternative proposée dans ſa premiere lettre, le Duc lui fit dire par le Général Conwey qu'il acquieſçoit à faire en Parlement la réparation qu'il exigeoit de lui.



MEMOIRES HISTORIQUES

DE

GUILLAUME PITT

COMTE DE CHATHAM.

Conſervons la mémoire des grands hommes, & puisque les traits particuliers qui caractérisent leur génie & leurs talens eminents, ne peuvent pas toujours être liés à l'histoire de leur tems, Cherchons à nous instruire dans le tableau de leur vie priveé. La gloire de ces hommes illustres que la nature ne produit que trop rarement, rejaillit ſur celle des ſiècles dans les quels ils ont vecu, & ajoute à celle des Souverains qui les ont possedés. Fabricius n'augmenta-t-il pas autant que Ceſar la gloire dés romains ? Sully celle des françois ſous Henry IV ? & j'ose le demander, le regne de Louis XIV. ſe-

roit-il cité de nos jours comme une espéce de merveille, ſans les Colbert & les Turenne ? c'est ainsi que les annales Angloises, consacrent à l'immortalité le génie fécond & puissant de Monſieur Pitt.

Guillaume Pitt, le plus jeune des fils de Robert Pitt nacquit dans le Comté de Cornouailles, le quinze Novembre mille ſept cent & huit, il fut dabord destiné pour les armes, mais ſes talents ſuperieurs l'apellerent dans une cariere plus avantageuse à ſa patrie, il entra dans le Parlement. En mille ſept cent trente ſix il ſe distingua par l'éloquence avec laquelle il fit un discours ſur le mariage du Prince de Galles, dont-il fut nommé en mille ſept cent trente ſept Gentilhomme de la Chambre. L'année ſuivante il s'opposa avec cette éloquence ſublime qui lui étoit particuliere, à la fameuse convention avec l'Espagne, il s'efforça de faire voir

quelle étoit deshonorante pour la grande Bretagne.

En mille ſept cent quarante le ministére ayant taché de faire paſser un Bill qui avoit pour prétexte l'encouragement & l'augmentation des matelots, & celle de l'equipement des flottes; quelqu'uns des plus distingués des Chefs du parti opposé, donnerent leurs opinions contre un tel Bill, qu'ils pretendirent être oppressif & contraire aux loix du Royaume. Monsieur Pitt étoit du nombre des opposants, & ayant exprimé, peut-être avec trop de Chaleur, ſon indignation, ſur une action qui, ſelon lui, marquoit avec tant d'évidence, un pouvoir despotique, il s'attira de la part de Monsieur Horace Walpole, quelques ſarcasmes piquants ſur ſa jeunesse, ayant en même tems obſervé que ce n'étoit ni par une pompeuse diction ny par une déclamation theatrale, que l'on pouvoit découvrir la verité.

Monsieur Pitt répondit à ces insinuations malignes, qu'il ne prétendoit par determiner ſi l'on pouvoit justement reprocher ſa jeunesse à un homme; mais qu'il pouvoit affirmer, que le miſérable qui après avoir vu les conséquences d'une érreur ſouvent répetée, continue à la ſoutenir, & dont l'âge n'a ſervi qu'a endurcir en lui l'opiniatreté & la ſtupidité, doit être un objet d'horreur, & ne merite pas que ſa tête blanchie par les années, le defende des mépris & des insultes dus à ſa conduite.

Monsieur Pitt à toujours ſurpris par ſa grande facilité à s'enoncer, & par le grand nombre de ſes connoisſances ſurtout en matiere politique. Son éloquence, dit le Docteur Smollet, „est comme le tonnerre, elle frappe „ſubitement & anneantit les ministres „de la corruption.„ Ses opérations Parlementaires furent ſi agrèables a la célébre Duchesse de Malborough, qu'a ſa

mort elle lui légue dix mille livres Sterling, pour la maniere noble (comme elle s'explique dans son testament) avec la quelle il defendit & soutint les loix du Royaume, & prévint par la, la ruine de sa patrie. Son habileté éminente & ses grandes vertus, furent si généralement reconnues, que le Baronnet Guillaume Pynsent lui laissa par son testament, un bien de trois mille livres Sterling de revenu. Générosité sublime! effét de l'enthousiasme senti, des grands talens: dont lès exemples communs en Angleterre, deviennent tous les jours plus rares dans le reste de l'Europe. Là les talens reconnus, ne recoivent, que très rarement encore, des Eloges aussi froids que steriles; mais au contraire sont très souvent la victime de l'envie & de la mechanceté. Tel est le malheur attaché à la litterature, la satire la plus grossière prend souvent la place d'une critique saine &

instruƈtive. Ou critique rarement le livre mais la perſonne qui l'a faite; un ouvrage paroit, un mechant qui l'achete prend deja avant de l'ouvrir la réſolution d'en critiquer l'auteur; alors malheur à lui ſi ſa perſonne eſt contrefaite; ſi ſa famille n'est pas illuſtre, toutes les anecdotes de ſa vie vont être recherchées: la dispute littéraire devient perſonelle, & dans la critique de l'auteur rien ne ſera oublié que celle de ſon livre.

Ayant résigné ſa charge auprès du Prince de Galles, Monsieur Pitt fut nommé en mille ſept cent quarante ſix conjointement avec le Comte de Cholmondeley, vice Trésorier d'Irlande; & au mois de May ſuivant après la mort de Monsieur Vinnington, il occupa la place de Trésorier Général de l'armée office dans le quel, par ſon integrité il réforma un grand nombre d'abus: & la même année il fut fait

Conseiller privé. Une place de ſecretaire d'état venant, quelque tems après à être vacante par la retraite de Monſieur Fox, il l'occupa après s'être demis de celle de Tresorier. Les mécontentements de la nation, qui commencoient à s'élever fortement à l'occasion de la perte de Minorque, firent croire au Roi que l'on attribuoit la faute, à l'administration de Monsieur Pitt, & il fut obligé de ſe retirer du ministere le neuf Avril mille ſept cent cinquante ſept. Cette revolution ſubite excita des murmures. La ville de Londres ſe hâta de donner des marques publiques de ſon estime pour Monsieur Pitt; & ſon exemple fut ſuivi de plusieurs corps respectables de la nation; ces honneurs publics decernés à un ministre disgracié, montrerent bien l'injustice des ſoupçons que le Roi avoit ſur ſon administration, & la confiance que la Nation en Général avoit en ſon habileté & en ſes

talents. Differentes requêtes furent presentées au Roi pour le rétablissement du ministre, & S. M. écouta favorablement la voix de son peuple.

Monsieur Pitt au contentement public reprit sa place de Secretaire d'état au departement meridional, & qu'il à occupée jusqu'en mille sept cent soixante un; les heureux & brillants succes de l'Angleterre pendant le cours de son administration lui valurent les hommages & les respects de cette Nation; honneurs si flatteurs & qui ajouterent de nouveaux lauriers à sa gloire.

Au moment même ou les talents de Monsieur Pitt dans le ministere, avoient élevé la nation au plus haut point de gloire, & avoient rendu le nom Anglois célébre & respectable dans les differentes parties du monde, il résigna son office de secretaire d'état. Son opinion contre les intentions de l'Espagne, les quelles formoient alors le sujet impor-

tant des discussions politiques, occasionna ſa retraite. Cet évenement jetta la Nation dans la consternation ; le reſpect & l'admiration qu'elle avoit conçu pour Monsieur Pitt & pour la ſagesse qui regnoit dans tous ſes plans, lui fit croire qu'il ne ſeroit pas possible de le remplacer ; & la joye que montrèrent de cet evenement les ennemis dela grande Bretagne, vint encore à l'appuy de cette opinion & fit l'éloge du miniſtre. Ses grands & importants ſervices ne restérent cependant pas ſans récompenſes. Le Roi confera à ſon Epouse le titre de Baronne de Chatham, reverſible ſur ſes heritiers males ; il accorda de même à Monsieur Pitt une pension annuelle de trois mille livres Sterling. La ville de Londres en lui adressant ſes remerciments pour ſes ſervices, lui témoigna qu'elle regardoit ſa retraite comme une grande perte pour l'état.

Pendant le tems que Monsieur Pitt n'eut aucune part à l'administration, il ſe distingua toujours dans plusieurs débats importants. Dans la grande affaire de la revocation du Bill qui obligeoit l'Amerique de ſe ſervir de papier timbré, il fit décider l'affaire en faveur du peuple, & ce fut en reconnoissance de ce bienfait qu'on lui éleva une ſtatue dans la Ville de Newyork.

En mille ſept cent ſoixante cinq le Duc de Cumberland tacha de l'engager ainsi que le Lord temple, à rentrer au ministere, mais ce fut envain ; ils refusa & le Marquis de Rockingham fut placé dans ce departement; cependant Monsieur Pitt accepta l'office de Gardes des ſceaux & fut crée Comte de Chatham.

Les Mêmbres de la Chambre des communes, vains de posséder parmi eux un aussi grand homme, ne le perdirent pas ſans Regret. Quelques uns

d'entre eux condamnerent Monsieur Pitt d'avoir accepté le titre de Comte de Chatham. Ils prétendirent que les honneurs publics que la Nation lui avoit rendus, & les égards & les Respects de la Chambre pour ses talents, étoient le point le plus honorable ou un homme pouvoit s'elever. D'autres l'accuserent de s'être degradé en acceptant une pension du Roi, regardant cette action comme deshonorante pour un tel homme, en temoignant trop d'intéret personnel. Rien ne fut plus injuste que cette opinion, car ceux qui connurent Monsieur Pitt dans les différentes places qu'il occupa, & dans les quelles il à rendu de si éminents services, avoueront, qu'il à toujours montré le plus grand desinteressement dans sa conduite; & cela même en possedant les employs les plus lucratifs, & que la pension qu'il eut fut aussi bien meritée qu'elle fut honorablement acceptée.

Le Comte de Chatam résigna les ſceaux le deux Novembre mille ſept cent ſoixante huit, mais il continua toujours à remplir avec le même zele ſa place au Parlement, Quelques années aprés, la goutte l'empecha de vaquer à ces devoirs ſi chers à ſa grande âme; cependant malgré la maladie qui le retenoit chez lui, & quoiqu'il ne pouvoit ſe ſoutenir ſans ſecours il ſe fit toujours porter au Parlement pour toutes les affaires importantes qui pouvoient influer ſur le bonheur ou le malheur de la Nation. Comme ce fut dans une de ces circonstances que le Lord Chatham tomba dans l'état de foiblesse qui termina une vie ſi chere aux anglois, & que dailleurs la nature des affaires qui furent agitées dans la ſceance de ce jour la rendit très importante, nous croyons devoir en donner un court detail.

La chambre haute ayant été informée le dix huit mars mille ſept cent ſoixante & dix huit du traité d'amitié, passé entre la France & les colonies Angloises en Amerique, nomma une commission pour examiner l'état ou ſe trouvoit alors la Nation. Sans entrer dans aucun detail particulier ſur la maniere avec la quelle cette commiſſion proceda, nous nous contenterons d'obſerver que le Duc de Richmond proposa de l'abolir le deux d'Avril ſuivant; & de preſenter une requête au Roi, pour conseiller à S. M. de retirer d'Amerique, ſes troupes de terre & de mer; & de lui faire obſerver que l'Angleterre n'étoit pas en état de ſoutenir en même tems une guerre contre la maison de Bourbon & contre les colonies, qu'il ſeroit plus propres aux circonstances preſentes de les engager à être les amis de la grande Bretagne, ſi on perdoit l'espérance de les ramener

à l'obeissance. Cette propofition qui adoptoit l'idée d'accorder fans réserve l'independance aux colonies, irrita le Comte de Chatham qui tint à la chambre haute un discours à cette occafion. Après avoir remarqué combien il regrettoit que fes infirmités corporelles l'aient empeché fi long tems de vacquer aux devoirs de fon état, il declara qu'il avoit fait un effort presque audessus de fes forces, pour venir au Parlement ce jour, & pour y temoigner l'indignation que lui inspiroit l'idée pusillanime de donner l'independance à l'Amerique, par la crainte d'une guerre avec la France. Qu'il fe croiroit lui même coupable de la plus basse Trahison s'il consentoit jamais à y fouscrire. Il parla avec force & enthousiasme de la gloire que la maison de Brunswick s'étoit acquise jusqu'a cet epoque; & il demanda qui feroit l'homme assez téméraire pour proposer d'aliener

quelques uns des domaines Royaux? de permettre à la France de demêmbrer l'heritage qui devra appartenir aux Princes descendants de cette maison si Auguste & si cherie? de le souffrir avec pussilanimité? & dire laissons la maison de Bourbon prendre tout ce que nous avons & vivons dans une ignominieuse tranquillité; quelle abominable proposition, & quel vil & meprisable langage dans la bouche d'un Anglois!

Il ajouta qu'il y avoit encore, dans la nation, bien des ressources, (quoiqu'il ne les connut pas à present) & que sa force étoit encore capable de repousser la tempête qui paroissoit se former. Qu'il ne se sentoit plus ni la force ni l'habileté necessaire pour pouvoir servir sa patrie, comme il le desireroit dans ces moments allarmants. Le Duc de Richmond en repondant au Comte de Chatham, lui demanda, s'il

croyoit que les talents politiques d'un Chatham, pourroient procurer des succès sans un concours des heureuses circonstances necessaires à cet effêt? si l'on pouroit se flatter de faire des conquêtes sans armée, sans flotte, sans argent & sans credit? lorsque le Comte de Chatham, ajouta le Duc, fut appellé au ministere, la Nation étoit dans un etat florissant; l'etat des finances étoit dans la haute amélioration à la quelle l'habileté d'un Pelham les auroit pu elever; & les dettes nationales étoient de sept millions de moins, lors qu'il prit le timon des affaires, que lorsqu'il le quitta. Y a-t-il, continua toujours le Duc, quelques analogies de ces tems avec le present? l'Amerique qui étoit alors pour nous est à present contre. Notre commerce étoit etendu & profitable; nous en avons perdu de puis les plus considerables branches. Nos vaisseaux marchands sont

à présent saisis par ceux qui alors les employoient & les protégeoient, nous avons perdu depuis le commencement de la guerre contre l'Amerique la valeur de deux millions six cent mille livres Sterling en vaisseaux.

Ces circonstances inconnues dans d'autres tems, demandent dans ceux cy de nouvelles mesures. Les plus grands des Princes, les etats les plus florissants ont été obligés de se soumettre aux tems & aux circonstances & c'est à présent le moment pour l'Angleterre de les imiter. En effêt quelle est donc l'humilation ? reconnoitre l'independance des colonies & eviter une guerre avec la France. Or le mot d'indépendance qui paroit si revoltant ne l'est en effêt que par l'idée qu'on y attache; si l'on avoit pas prétendu de faire supporter des taxes à l'Amerique, lui donner des gouverneurs, entretenir des troupes dans le sein de ses Provinces,

ces colonies ſeroient restées fidelles par inclination & par interêt ; & les mots de dépendance & d'indépendance ſe ſeroient confondus. Dans l'etat de détresse ou ſe trouve à present la nation il n'eſt d'autres moyens de la ſauver que ceux de conclure une paix auſſi honorable qu'il ſera possible de le faire.

Lorsque le Duc de Richmond étoit ſur la fin de ſa replique, la grande âme du Comte de Chatham paroissoit être agitée par des reflexions profondes ; il voulut ſe lever pour opposer encore ſon ſentiment à celui de ſon adversaire, mais l'agitation de ſon esprit l'avoit tant affoibli qu'il tomba dans une foiblesse convulsive qui fut les préludes de ſa mort qui arriva le onze de May ſuivant dans ſa maison de Hayes dans la Province de Kent.

La chambre haute fut très affectée de cet événement melancholique, passé

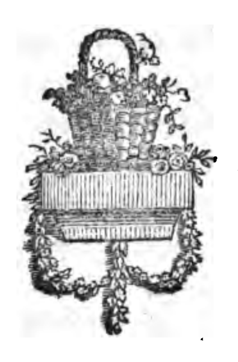
dans une occasion qui le rendoit encore plus remarquable; sa vive & persuasive éloquence jointe à sa situation touchante, fit prévaloir, d'une majorité de voix de cinquante à trente trois, son opinion sur celle du Duc de Richmond. On auroit peine à imaginer un concours de circonstances plus touchantes pour Chaque Anglois; voir ce grand homme qui dans des conjonctures les plus critiques, se presenta toujours pour être le sauveur de sa patrie, qu'il eleva pendant son administration au Zenith de la splendeur politique; se relever encore au declin de ses jours, pour l'assister de ses Conseils avec une énergie irresistible, & dans le moment si intéressant ou il rassembloit ses forces pour l'éclairer, mourir victime de ses glorieux efforts. Ainsi on peut dire, avec autant de raison que de justice, que cet homme à jamais mémorable, mourut comme il avoit vecu, en rendant service à sa patrie.

Il fut réſolu dans les deux chambres, que le Comte de Chatham, en reconnoiſſance de ſes eminents ſervices, ſeroit enterré à l'Abbaye de Westminster, aux frais de la Nation, nonobstant la requête de la ville de Londres qui demandoit que ſon corps fut deposé dans l'egliſe de St. Paul. Sur la représentation qui fut faite en Parlement que le Comte de Chatham n'avoit laissé aucune fortune à ſes heritiers, il fut unanimement résolu que les héritiers de ſon nom jouiroient à perpetuité d'une pension de quatre mille livres Sterling, & que la Nation ſe chargeroit de payer la dette de deux mille livres Sterling qu'il avoit laissée en mourant.

Lorsque le Lord Pitt, fils ainé du feu Comte, au moment de partir pour Gibraltar, alla pour prendre congé de ſon pere, rien n'eſt plus touchant que ce que lui dit cet homme vénérable,

„ allez mon fils, ou vos ſervices peuvent
„ être utiles à votre patrie, fixez tou-
„ jours votre attention ſur les devoirs
„ que l'honneur de la ſervir vous impo-
„ ſe & ne perdez pas des instants ſi
„ chers à pleurer un vieil homme qui
„ bientôt ne ſera plus.

La ville de Londres jalouse de témoigner ſa reconnoissance au Comte de Chatham, pour la protection qu'il avoit toujours accordeé au commerce, fit élever un monument à ſa gloire dans Guildhall.



ANECDOTES HISTORIQUES

DU

LORD TURLOW

GRAND CHANCELIER D'ANGLETERRE.

Edoward Thurlow est le fils ainé d'un ecclèsiastique de Ashfield dans la province de Suffolk, place qui devient fameuse pour avoir produit un aussi grand personnage. Son père quoique très relaché dans sa morale & très indifferent sur les opinions que peut porter le public, sur la conduite donna cependant beaucoup d'attention à l'education de ses enfants; il les éleva lui même & s'il ne leur inspira pas par son exemple beaucoup de respect pour la religion, il leurs apprit au moins tout ce qu'il avoit lui même appris, avec quelques etudes extraordi-

naires qu'il y joignit, ce furent là les dispositions qu'apporta à l'université de Cambridge, son fils ainé.

Sa jeunesse ne donna jamais l'espérance de le voir parvenir à quelques employs un peu honorables. A une negligence totale dans ses etudes il joignoit une rudesse de caractere insupportable & la conduite la plus dissolue. Il se soucia toujours très peu de se mettre à même d'acquerir les suffrages du public & il ne chercha jamais à les gagner au moins par des apparences. Il se jetta dans toutes les étourderies & dans tout le libertinage dont son âge alors pouvoit être susceptible: il étoit de toutes les disputes & extravagances nocturnes et il paroissoit plutôt desirer de passer pour un debauché que pour un homme studieux. On remarquoit cependant du génie en lui; mais ses debauches en étouffoient le germe. Ce fut par son esprit qu'il

put éviter les disgraces que ſa conduite ne pouvoit manquer de faire rejaillir ſur lui. Après ſes etudes finies il vint à Londres ou il ſe livra pendant quelques tems à toute l'inconduite dont il étoit capable; ensuite il ſuivit la partie du barreau pour la quelle il avoit etudié à l'université de Cambridge; mais il y fut confondu dans la foule ſans y être remarqué, jusqu'au tems ou etant heureuſement employé dans le fameux procés, dans le quel Monsieur Luke Robinson & le Comte de Winchelsea étoient parties, il montra dans cette affaire des talents qui le firent remarquer & qui commencérent à lui faire un nom. Ses ſuccés & ſa réputation naissante lui procurérent d'autes affaires, mais il ne montra jamais autant d'habileté & n'eut jamais de si grands ſucces que dans le procés de Monsieur Douglaſs avec le Duc d'Hamilton. Depuis, ſes talents pour la partie du Ba-

reau lui acquirent une ſi haute reputation qu'en mille ſept cent ſoixante deux il fut nommé Conseiller du Roi enſuite ſolliciteur Général & en mille ſept cent ſoixante dix huit Procureur Général. Il fut élu deux fois un des deputés au parlement, pour Tumworth de la Province de Stafford, & il parut bientôt à la chambre des Communes avec toute la dignité d'un ſenateur Anglois. le gouvernement trouva toujours en lui un grand ſupport pendant le tems qu'il occupa une place distinguée dans le Barreau; & lorsqu'il s'en retira, le ministere perdit en lui un associé que les talents & l'eloquence egalisoient avec les plus zelés du parti du peuple.

Le deux juin mille ſept cent ſoixante dix huit il fut elevé à la dignité de grand Chancelier d'Angleterre & crée Pair avec le titre de Lord Thurlow, Baron d'Ashfield, dans le Comté de Suffolk. La première choſe que fit le

Lord Thurlow, après être entré dans les fonctions de cette eminente charge, lui fit beaucoup d'honneur. Les Chanceliers ses prédécesseurs en arrivant à cette dignité, réformoient ordinairement ceux qui occupoient des places qui dépendoient d'eux, pour y placer leurs protegés & leurs créatures, mais le nouveau Chancelier, ne suivit pas leurs exemples & laissa paisiblement dans leurs places ceux qui y étoient alors. Une autre marque de son equité, c'est qu'un homme ayant voulu obtenir une grace par l'intércession de sa maitresse, il fut aussitôt exclus pour toujours; voulant montrer par la que ce ne seroit jamais par cette voye que l'on parviendroit auprès de lui à obtenir des graces.

Il ne fut pas plutôt entré à la Chambre haute qu'exerçant le pouvoir que lui donnoit sa place d'orateur, il obligea ceux qui agitoient une affaire à ne

pas passer à d'autres avant que celle en question ne fut entiérement terminée. la superiorité que le Chancelier eut le talent de prendre dans Chaque occasion, contribua beaucoup à le faire regarder des Pairs, comme un homme ferme incapable de s'écarter de ses devoirs quelques soient les obstacles qu'il y puisse rencontrer, & qui en méprisant les cabales des puissants seroit innacessible à la corruption de la flatterie.

L'ordre & la régle qu'il introduisit dans le Parlement, & la maniere avec la quelle on y adopta les innovations qu'il y apporta, fit bien voir qu'il y conserveroit long tems l'authorité qu'il y avoit pris; comme il paroissoit être un de ceux qni possedoient les qualités necessaires pour affermir & soutenir un parti, chacun se rangea de deson côté & adopta ses opinions. Son authorité fut poussée à un si haut point, que lorsque l'on bouleversa toute l'ad-

ministration il fut résolu unanimement qu'on ne toucheroit en rien à la Chancelcrie. Quand le nouveau ministere fut fur le point d'être formé, le Lord Thurlow avoit tellement la confiance des deux partis, que toutes les negociations à ce fujet lui furent communiquées; & à la grande furprise de tout le monde, il conserva fa place, dans le même tems qu'il agissoient contre les nouveaux ministres de l'elévation des quels il étoit cependant convenu comme forcé par les circonstances, mais il ne fut jamais uni avec eux.

Tout le monde à assez rendu justice au caractere du Lord Thurlow, en Général, mais étant examiné en detail il pourroit peut-être ne pas mériter les éloges extravagants que quelques uns lui ont prodigués; comme politique il paroit être plus hardi que profond, fon ambition eft d'immortaliser fon nom

par une haute réputation, mais pour l'acquerir il lui manque des connoiſſances nécéssaires à un homme de ſon état. Comme ſenateur il s'eſt distingué, & elevé plûtôt par le concours d'heureuses circonstances, que par ſes qualités eminentes dont l'existence peut être ſans partialité, mise en problême. Le ſucces de quelques unes de ſes operations politiques lui à fait un nom dans le public, avec une grande rapidité; mais il eſt encore à ſçavoir ſi l'on peut découvrir dans ſes qualités ſi vantées, celles nécéssaires à un bon legislateur.

Il posséde néanmoins cette vivacité dans le jugement, qualité ſi essentielle dans les débats, ainsi qu'une maniere réflechie d'obtenir de ſang froid un ascendant ſur l'imbecillité; il a de même le talent de ſaisir avec hardiesse tous les avantages qu'il peut prendre, & celui de ſçavoir ſe retirer avec honneur

quand il ne peut résister à la puissance qui lui eſt opposée. Si l'on considerê le Chancelier comme un homme de Loi ſes connoissances ne ſont par ſi etendues qu'il ny en ait beaucoup d'autres qui ne le ſurpassent; & ſi elles furent le principe de ſon elevation c'eſt quelles furent accompagnées de beaucoup d'autres avantages. Il eſt ſingulier que le peuple Anglois à prèsque toujours été aveugle dans les jugements qu'il à porté ſur les connoissances judiciaires & politiques; il donne toujours une plus grande attention a la dernière qu'a la première; le Lord Thurlow ſçut profiter de cet avantage & negligea les loix pour la politique; & une preuve qu'il possedoit bien la derniere, c'eſt qu'il à réüssi; mais tant qu'il ne ſera pas grand Jurisconsulte, tant qu'il n'aura pas une connoissance profonde des loix, comme Chancelier, il ſera toujours deplacé.

Le Lord Thurlow eſt fort imperieux & fort emporté, caractere qu'il à retenu de ſa jeuneſſe, il fait beaucoup ſouffrir, par ſes mauvais traitements ceux qui ſont employés ſous lui; & dans chaque occaſion on à lieu de lui réprocher ſa fierté & ſon mauvais naturel: ceux qui ſe reſouviennent encore de l'humeur douce & de la politeſſe des Lords Harwick & Camden, ſont perpetuellement à comparer leurs admirables Caracteres avec celui de leur ſucceſſeur, & le parallelle n'eſt pas à l'avantage de ce dernier.

Le Lord Thurlow est extrémement intégre, il à montré dans bien des occaſions une grande généroſité, c'est ce qui à beaucoup contribué à lui faire obtenir dans l'eſprit du public l'estime dont il jouit; il poura peut-être un jour ſe trouver dans des circonſtances heureuſes dans les quelles

il pourra rendre des ſervices à ſa patrie ; & ſi telle eſt ſon intention l'authorité presqu' arbitraire, dont il jouit à la Chambre haute poura bientôt lui en fournir l'occasion.



ANECDOTES HISTORIQUES

DU

GÉNÉRAL CONWAY.

Henry Seymour Conway est le second fils du feu Lord Conway & frere du Comte d'Hertford. En mille sept cent quarante un il fut élu mêmbre du Parlement d'Irlande pour le Comté d'Antim, & ensuite de celui d'Angleterre pour Higham ferrer. Dans la même année il fut Capitaine des Gardes avec le rang de Lieutenant Colonel. En mille sept cent quarante six il fut Aide de camp du Duc de Cumberland & en mille sept cent quarante neuf Colonel du quarante huitième Regiment, ensuite Lieutenant Général en mille sept cent cinquante neuf. Il commanda en second l'armée Angloise sous le Marquis de Granby, pendant la guerre d'Hanovre

pendant la quelle il s'eſt diſtingué & s'eſt acquis la plus grande gloire; en mille ſept cent ſoixante & douze il devint Général.

Sa conduite au Parlement lui ayant fait beaucoup d'ennemis à la cour, il perdit la place qu'il y occupoit, ainsi que ſon Regiment. Le Lord devonshire lui légua à ſa mort cinq mille livres ſterling, comme un espéce de dédommagement des places qu'il avoit perdües; & comme une marque de l'estime qu'il avoit pour ſon integrité & pour ſes vertus. Il fut nommé en mille ſept cent ſoixante cinq ſecretaire d'état pendant l'administration du Marquis de Rockingham & l'année ſuivante il ſoutint avec beaucoup d'honneur la revocation du Bill qui obligeoit les Americains à ſe ſervir de papier timbré, ce qui étoit alors la cause de tant de troubles dans les colonies; mais cette révocation y ramena, au moins pour un tems, la tranquillité passée.

Quelqnes tems avant que le Lord Townshend, fut nommé vice Roi d'Irlande, il lui fuccéda comme Lieutenant Général de l'artilleric, & resigna fa place de fecretaire d'état; & après avoir reçu le regiment des Gardes à cheval, il fut en mille fept cent foixante douze nommé Gouverneur de l'Isle de Jerfey.

Il fut toujours porté pour foutenir l'Amerique & fes principes fur cet objet n'ont jamais varié; il ne laissa jamais echapper l'occasion de proposer des moyens de conciliation; & l'on peut presque assurer que le Général Conway est celui de tous les partisans des colonies, à qui elles font le plus redevables de leur fituation presente. Cette reconciliation entre les colonies & l'Angleterre qui fut fi long tems desirée eut été effectuée en mille fept cent quatre vingt fi le Bill qu'il proposa à cet effêt au Parlement néut point été rejetté. Il eft géneralement reconnu

quc ſes intentions ſont pures & n'ont pour motifs que le bien Général de ſa patrie dont il ſemble craindre la décadence.

Après la perte de ſes employs en mille ſept cent ſoixante quatre, Monſieur Valpole ecrivit un traité pour juſtifier ſa conduite. Cet ouvrage fut reçu du public avec beaucoup d'empreſſement; mais il eſt ſi rare à préſent qu'on ne le retrouve plus que dans les bibliothéques des curieux. Sans entrer dans aucun détail de ce que cet ecrit traite & qui nous meneroit hors des bornes que nous nous ſommes preſcrites dans cet ouvrage, nous nous contenterons de rapporter ce que dit Monſieur Burke en plein Parlement au ſujet de la révocation du Bill dont nous avons parlé plus haut.

„Je me rapelle, dit-il, encore avec „plaiſir, la ſituation de cet homme cé„lébre (le Général Conway) qui ſou-

„ tint avec tant de fermeté la proposi-
„ tion de révoquer le Bill concernant
„ les colonies. Lorsque dans ces tems
„ de crise, les intérêts & le commerce
„ de cet empire attendoient ſous ces
„ portiques de retrouver dans vos réso-
„ lutions leur ancienne ſplendeur & le re-
„ tour de la lumière qui après de longues
„ ténébres, devoit les éclairer & raffer-
„ mir le bonheur national. Lorsqu'
„ enfin vous vous determinâtes en leur
„ faveur, & que les portes s'ouvrant of-
„ frirent aux yeux du public celui qu'il
„ considéroit comme ſon liberâteur.
„ Le peuple ſe pressa autour de lui &
„ le força à entendre les expressions &
„ les transports de la reconnoissance qu'il
„ venoit de mériter avec tant d'honneur.
„ Il l'environnait avec cette joye pure
„ & ſensible qu'eprouvent des enfants
„ au retour d'un bon pere; & celle
„ qu'eprouvent des esclaves auprès de
„ leur liberateur. Toute l'Angleterre

„ & l'Amerique ſe joignirent pour l'ap-
„ plaudir. Il ne parut point insensible
„ à la plus grande récompense qu'un
„ homme peut obtenir pour ſes vertus,
„ l'amour & l'admiration de ſes compa-
„ triotes. J'ignore ce qu'un autre au-
„ roit ſenti dans une pareille ſituation;
„ mais je ſçais que je ne l'aurois pas
„ changée pour tout cequ'un grande Roi
„ auroit pu m'offrir.

Tels étoient les éloges que l'on donnoit en plein Parlement au Général Conway, & que l'on redoubla encore à l'occasion de la fermeté avec la quelle il insista tourjours pour une reconciliation avec l'Amerique; les mauvais ſucces de l'armée Britannique dans cette partie du monde l'avoit persuadé que cette guerre ne pouvoit être que très ruineuse & les ſuites très allarmantes pour la Nation; & il regardoit cette opinion dautant mieux fondée que les pertes depuis ſon com-

mencement étoient si considérables qu'il étoit assez naturel de penser qu'en la continuant l'Angleterre couroit à une perte totale & de la quelle elle ne pouroit pas facilement se relever.

Pénétré de cette pensée & voulant retirer sa nation de l'état de détresse ou elle étoit plongée, le Général Conway fit un nouvel éffort & proposa au Parlement dans la séance du vingt sept Fevrier mille sept cent quatre vingt deux de mettre fin à la guerre; & ses éfforts furent couronnés du plus brillant succès; le. Parlement alors composé de quatre cent cinquante quatre membres, vota & l'opinion du Général Conway prévalut. Depuis ce tems on le regarda dans toute la grande Bretagne & dans l'Amerique, comme le médiateur entre ces deux pays.

Sur la fin de mille ſept cent quatre vingt deux les ſervices qu'il avoit rendus furent réccmpensés par le rang de Général en Chef des armées Britanniques, au quel il fut élevé.



ANECDOTES HISTORIQUES

SUR LE

GÉNÉRAL ELLIOT.

George Auguste Elliot, le brave défenseur de Gibraltar; est fils de Sir Gilben Elliot de Stobbs dans Roxbury, province d'Ecosse. L'ancienne famille d'Elliot est composée de trois branches: la première Elliot de Stobbs, la seconde Elliot de Minto, la troisième Elliot de port Elliot dans le Cornoualles; & elle est originaire de Normandie. Leur ancetre Monsieur Elliot passa en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, & tenoit un rang distingué dans l'armée. Sir Gilben Elliot de Stobbs, eut neuf fils & deux filles. Le Général dont il est question dans ces mémoires, est le plus jeune & le seul vivant des fils. Son frere ainé a laissé son titre & ses biens à son fils, Sir François Elliot à présent vivant.

George Auguste Elliot nacquit l'an mille sept cent dix huit, & reçu sa première éducation dans le sein de sa famille. On l'envoya ensuite à l'université de Leyde ou il fit des progrès rapides dans ses études; il s'appliqua surtout à bien parler les langues Allemandes & Françoises. Etant destiné à l'état militaire, il passa à la Fere en Picardie, & il étudia la partie du génie dans cette célébre Ecole Royale.

Il apprit à la Fere avec une rapidité prodigieuse, l'architecture militaire & tout cequi comprend le génie & la tactique, connoissances par les quelles il s'est toujours distingué depuis. Il termina ses études militaires par un voyage dans les différentes parties de l'Europe ou il pouvoit voir la pratique de la tactique qu'il n'avoit appris qu'en théorie. La Prusse étant la meilleur école pour ce qu'il désiroit de sçavoir il y entra pour quelque tems au service en qualité de volontaire.

Monsieur Elliot retourna en Ecosse dans sa dixseptième année & fut présenté par son pere à Monsieur Peers Lieutenant Colonel du vingt troisième Régiment alors en Garnison à Edimbourg, comme un jeune homme qui désiroit de porter les armes pour le service du Roi & de la patrie. il entra en conséquence dans le régiment en qualité de volontaire & y resta a peuprès un an, tems ou il le quitta pour entrer dans le corps du génie à Woolwich, dans le quel il fit encore beaucoup de progrès ; son oncle le Colonel Elliot le tira de ce corps pour le placer comme son aide Major dans le second Régiment des Grenadiers à Cheval. Ce fut dans cette occasion qu'il déploya tous ses talents militaires ; il introduisit dans ce régiment cette nouvelle discipline & cette nouvelle tactique, qui l'a rendu un des meilleur Régiments de Cavallerie. Il fit avec ce corps l'avant dernière guerre

en allemagne & ſe trouva à plusieurs actions, entre autres à la bataille de Dettingen ou il fut blessé. Il resta dans ce régiment jusqu'en mille ſept cent ſoixante neuf qu'il eut ordre de lever & de former le premier régiment des Chevaux-legers, que l'on appella de ſon nom. Aussitôt que ce corps fut formé il fut nommé pour commander la Cavalerie, en qualité de Brigadier Général; il passa ensuite avec l'armée en Allemagne ou il ſervit avec beaucoup d'honneur jusqu'au tems ou il fut rapellé pour aller ſervir & commander en ſecond la fameuſe expédition contre la Havanne.

Il paroissoit que le Général Elliot avoit toujours devant les yeux le brave Louis de Velasco qui ſe maintint dans ſon poste jusqu'à la dernière extremité, & lorsque ſa garniſon tomboit à ſes pieds, dans la dernière miſere, il dédaignoit de ſe rendre. Il mourut

glorieusement & ſon dernier mouvement fut celui d'exercer ſon epée contre ſes vainqueurs. Le Génèral Elliot passoit dans l'esprit même des ennemis pour un protecteur des droits de l'humanité, & avoit acquis leur estime particulièrement pàr l'ordre qu'il mettoit parmi les troupes qu'il commandoit & par l'exactitude avec la quelle il empèchoit le pillâge & les autres désordres ſi communs en tems de guerre. Après la réduction de la Havanne, Plusieurs habitants qui avoient beaucoup ſouffert, par les desordres des Soldats Anglois, eurent recours à lui pour recouvrer ce qu'ils avoient perdus. Un François qui avoit des plus ſouffert vint le ſupplier, en mauvais Anglois, de vouloir lui faire rendre ce qu'on lui avoit pris. L'épouse de cet homme, femme d'un courage peu commun dans ſon ſexe, étoit présente, & fachcé que ſon mari fit une action ſi humilliante, lui dit en Fran-

çois, comment pouvez vous demander des graces à un homme qui vient pour vous depouiller? n'en esperez aucunes. Le mari cependant persistoit toujours dans sa supplique; sa femme, en courroux ajouta, allez; dans cette action je ne reconnois pas un François! le Général qui pendant ce tems étoit occupé à écrire se tourna du côté de cette femme, & lui dit, „Madame ne vous „ échauffez pas ce que votre mari deman- „ de lui fera accordé. „Ah! faut-il, dit cette femme, pour surcroix de malheur, que le barbare parle françois. Le Général Elliot fut si content du courage de cette femme que non seulement, il leurs fit rendre ce qui leurs avoit été pris mais encore il chercha l'occasion de leurs rendre de plus essentiels services.

Tel à été, dans toutes les circonstances de sa vie, le caractere humain de ce Général; & quoiqu'il ne permit jamais à ses troupes, d'augmenter les

ravages de la guerre, par des pillages, il les soutint toujours dans tous leurs droits & fut constament juste à leur égard. Il ne permit jamais que la place de quartier maitre puisse être vendue; outre qu'il considéroit cette place comme devant être la récompense de quelques vieux Soldats, il crut encore que ce seroit un obstacle pour pouvoir en déposer celui qui s'y conduiroit mal.

Après la paix son régiment passa en revue devant le Roi à Hydepark; & lorsque ce régiment présenta à sa Majesté les Drapeaux qu'il avoit pris sur les ennemis, le Roi demanda au Général Elliot quelle marque de faveur, il pouvoit donner à son régiment, qui égalât son merite. Le Général, répondit, qu'il regarderoit comme le plus grand honneur & la plus grande récompense si sa Majesté vouloit lui donner le titre de Royal; & en conséquence il fut nommé le quinzième régiment

Royal Dragon. En même tems le Roi voulut par quelques bienfaits témoigner sa satisfaction au Général, mais il refusa cette faveur ne voulant, dit-il, d'autre récompense de ses services que l'honneur que lui faisoit sa Majesté de lui en témoigner sa satisfaction.

Pendant la paix il ne resta pas oisif; il trouva dans ses talents pour l'art militaire des ressources pour employer ses moments. En mille sept cent soixante quinze il fut nommé pour succéder au Général A'court, comme commandant en Chef des troupes Irlandoises; mais les abus qu'il y trouva le dégouterent de ce poste; & ne pouvant les abolir de sa propre autorité, il prit le parti de se retirer. Il fut rapellé de d'Irlande pour aller prendre le commandement de Gibraltar, & fut destiné par cet arrangement à être le défenseur de cette importante forteresse. La confiance que le Gouvernement lui mon-

troit en lui donnant ce poste à commander, étoit bien du à ſa manière de vivre & à l'éducation militaire qu'il avoit reçue & dont il ſçut tirer parti avec tant d'avantage pour la Nation. Il eſt peut-être le ſeul homme au monde qui à ſon âge peut vivre aussi ſobrement. Sa ſobrieté eſt poussée à un tel point, qu'il ne vit exactement que de Légumes & ne fait jamais aucun uſage du vin ni de Liqueurs ſpiritueuses. Il ne dort jamais plus de quatre heures de ſuite, de ſorte qu'il ſe couche après & ſe leve avant tout le monde. Il s'eſt de tout tems ſi fort accoutumé à ce qu'on nomme mal aise, que ce qui est pénible & difficile pour les autres n'est pour lui qu'une manière aisée & journalière de vivre devenue agréable par l'habitude. On conçoit, qu'il n'étoit pas facile de ſurprendre un tel homme ni de le forcer à ſe rendre par famine, ſes besoins étant aussi ſimples il trouvoit

toujours de quoi les contenter. Dans une place assiègée, tous les yeux ſont ſans cesse tournés ſur celui qui commande, & ſa manière de vivre eſt bientôt adoptée par la garnison qui en s'accoutumant à de continuels & violents exercices, & à une diète exacte, devient invincible. La bonne & ſévére discipline que le Général Elliot introduisit parmi les troupes & la manière avec laquelle il les préparoit à ſe défendre annoncerent ſon grand jugement & firent voir ſes talents dans leur plus grand jour. Ses ordres étoient executés avec une telle promptitude qu'il auroit pu avec très peu de troupes conſerver ſon poste contre une attaque quelque vigoureuse quelle eut put-être. Ce fut avec beaucoup de réflexions, qu'il ne détruisit jamais, par une attaque prématurée les ouvrages des ennemis, & ſurtout lorsque les ouvrages devoient leurs couter du tems de la

patience & de l'argent pour les achever. Il se contenta seulement d'observer leurs approches & de saisir avec adresse le moment favorable de les attaquer avec une sorte de certitude du succés.

Il se fit toujours une regle de menager l'amunition & de ne la prodiguer qu'avec apparence de le faire avec profit & par nécéssité, Jamais il ne se relacha sur la discipline sévére qu'il faisoit observer même dans le tems ou les surprises de l'ennemi étoient comme imposibles. Il voulut que le service se fit dans tous les tems avec la plus rigoureuse exactitude, mais il ne hazarda jamais la vie de ses soldats dans des expeditions infructueuses ou pour faire de douteuses tentatives.

C'est ainsi que par une conduite sage & réflechie, qu'il s'est maintenu dans son poste pendant trois ans, constament investi par toutes les forces de l'Es-

pagne. Pendant le siège de Gibraltar tous les yeux de l'Europe furent fixés sur le Général Elliot & les talents qu'il montra dans la défense de cette place lui méritèrent les éloges de toutes les Nations ; ses vertus militaires, sa conduite sage dans toutes les occasions lui firent avoir une place distingueé dans les annales militaires du présent âge.

Le Général Elliot épousa la sœur de Sir François Drake & en eu un fils & une fille.



ANECDOTES HISTORIQUES DE L'AMIRAL LORD HOWE.

Richard Howe, Vicomte Howe de Langar dans le Comté de Nottingham, n'aquit en mille ſept cent vingt deux. Il eſt le ſecond fils de ſcrope, Vicomte Howe & de Lady Charlotte fille du Baron de Kilmanseck d'une maison d'Allemagne. La famille de Howe eſt depuis bien long tems une des plus diſtinguée du Comté de Sommerset. La terre de Langar dans le Comté de Nottingham entra dans cette famille par le mariage de Jean Howe avec Arabelle, fille du Comte de Sunderland, dont le fils ainé, Sir Scrope fut crée Baron & Vicomte, & ce fut en l'année mille ſept cent treize que le pere du préſent Lord Howe lui ſuccéda dans ces titres.

Le Lord Howe entra de bonne heure dans le service de la Marine. On ignore absolument quels ont été les services qu'il à rendus pendant le tems qu'il parcouru les premiers grades. Les annales maritimes d'Angleterre ont ce défaut particulièrement, c'est de ne jamais faire aucune mention des officiers d'un vaisseau, & lorsque ce n'est pas un du premier rang, celui qui la commandé n'est pas nommé dans la rélation des affaires ou ce vaisseau s'est trouvé. C'est ainsi que très souvent, des jeunes officiers font de belles actions qui restent inconnues au moins pour ceux qui vivent après eux.

En mille sept cent quarante six le Lord Howe fut fait Capitaine & commanda le vaisseau le Triton & ensuite le Dauphin. Lorsque l'Angleterre, en mille sept cent cinquante cinq s'apperçut qu'elle alloit avoir une guerre avec la France, l'Amiral Boscawen fut envoyé

avec une flotte d'observation, pour croiser le long des côtes de l'Amérique, le Lord Howe commandoit dans cette flotte le vaisseau le Dunkirk ; ce vaisseau avec un autre rencontrérent deux vaisseaux François l'Alcyde & le Lys qui avoient été séparés de l'escadre de Monsieur Bois de la Motte, à la hauteur du banc de Terre-neuve. Les Anglois ayant exigé le salut des François, ces derniers le refuserent & ils en vinrent à une action pendant la quelle ces vaisseaux furent si proches les uns des autres, qu'un homme d'un des vaisseaux François ayant été tué lorsqu'il étoit sur un mat, tomba dans le Dunkirk. Les vaisseaux François furent pris ; ainsi le Lord Howe porta les premiers coups dans cette mémorable guerre, dans la quelle la marine Angloise acquit un nom qui fut long tems redoutable aux autres puissances maritimes de l'Europe. Il resta com-

mandant de ce vaisseau jusqu'à ce qu'il fut résolu qu'on feroit une attaque fur Rochefort, alors il passa fur le magnanime, vaisseau de foixante quatorze canons de la flotte aux ordres de l'Amiral Hawke. Le Lord Howe mena l'avant Garde contre le fort d'aix, petite Isle à l'embouchure de la charente, qu'il détruifit entiérement.

L'annéc fuivante il fut choisi par le célébre Pitt pour le commandement & la direction d'une feconde expédition fur les côtes de France. En conséquence il voila de Portsmouth en qualité de Commodore ou Chef d'escadre, avec une petite flotte composée d'un vaisseau de Ligne de fept fregates de quelques vaisseaux armés & de nombre de vaisseaux de transports fur les quels étoient les troupes destinées à cette expedition, & commandées par le Duc de Malborough. Lorsqu'il eut découvert le Cap de la Hogue, le Commodore di-

rigea sa course entre le continent & l'Isle d'Alderney. Ce canal est appellé le courant à cause de la rapidité de son torrent, & le Lord Howe fut le prémier Anglois qui hazarda de passer avec une flotte ce dangereux passage. Il alla delà devant St. Malo, & mit à l'ancre à trois lieues devant cette place. Mais il pensa que cette ville étoit trop forte pour pouvoir se flatter de réussir dans une attaque ; ainsi il se contenta de bruler dans la Baye quelques vaisseaux qui s'y trouverent. Il partit ensuite pour Cherbourg ou il se disposa à mettre à terre les troupes qu'il avoit avec lui, mais le mauvais tems ne lui permit pas de le faire alors. Il alla à St. Helene & vers les premiers jours du mois d'aoust il revint à Cherbourg ou il debarqua les troupes, après avoir pris une résolution définitive de détruire avec la plus grande promptitude tous les forts, ainsi que le port, ouvrages du

célébre Vauban, & qui avoient coûté à la France des ſommes immenses à conſtruire. Après cette expédition, le Lord Howe retourna en Angleterre où il ne resta pas long tems; & revint vers St-Malo: mais il n'ôsa pas encore hazarder une attaque & ſe tourna du côté de St. Cas. Dans cette affaire les troupes Angloises au moment quelles ſe rembarquoient furent presque toutes masſacrées. Ce fut dans cette occasion que le Lord Howe donna des marques d'une bravoure peu commune; le feu continuel des François empéchoit les chaloupes de la flotte d'aller à terre pour chercher & ſecourir leurs infortunés compatriotes, le Lord Howe alors fut le premier à ſe jetter dans une de ces chaloupes pour aller leurs porter du ſecours, & par cette action héroique, engagea par ſon exemple les autres vaisseaux de la flotte à envoyer les mêmes ſecours.

En mille ſept cent cinquante neuf il ſervit dans la flotte ſous les ordres de l'Amiral Hawke, & contribua pour beaucoup à la gloire que les Anglois acquirent dans la Baye de Quibron; il obligea le vaisseau François le Héro à baisser ſon pavillon; mais la mer étoit ſi haute qu'il ne put envoyer personne pour prendre possession de ee vaisſeau, qui ſe ſauva à la faveur de la nuit.

L'année ſuivante le Lord Howe fut nommé gentil-homme de la chambre du Duc d'York; ensuite ſuccessivement Lord de l'amirauté & Trésorier Général de la Marine. En mille ſept cent ſoixante ſeize, il fut élevé au rang de Lieutenant-Général des armées navales, & deputé au Parlement pour Darmouth. Au commencement de la guerre de l'Angleterre avec l'Amérique, il fut choisi pour commander la flotte qui devoit être envoyée dans cette pattie du monde. Dans le même tems que ſon

frere le Chevalier Guillaume Howe y commandoit l'armée.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans le détail des opinions qu'on a, dans le tems formé, sur la conduite de ces deux freres au commencement de la guerre d'Amérique. S'ils sont en effêt coupables des fautes que l'on leur reproche, il paroit qu'il faut moins les attribuer à leur incapacité qu'à la position singulière & critique dans la quelle ils se sont trouvés. Il n'a pas toujours été permis au Général Howe d'agir selon ses propres lumières; il étoit sans cesse lié par les ordres du Parlement qui devoient diriger ses opérations. Quoique, envoyer une armée contre un peuple que l'on veut gagner par la douceur, paroit contradictoire, il est cependant de fait que ce dernier parti étoit, dans les commencemens au moins celui que l'Angleterre vouloit

adopter; & il y a tout lieu de croire que si l'on eut suivi la marche ordinaire dans ces sortes de guerre, ou que si dans l'entrevue des commissaires Anglois & américains à Staten-Island, ces premiers eussent employé une manière plus franche & moins haute, la guerre se seroit terminée la même année à l'avantage de la grande Bretagne. Mais les succés réiterés de l'armée Angloise faisoient regarder comme certaine la soumission des colonies. Après l'affaire de Flattbuch les Americains eurent assûrement été dans la plus grande détresse, si le Lord Howe eut envoyé entre Brocklin & Newyork quelques frégates pour couper au Général Wasinghton le passage de la rivière d'est. Mais la facilité avec la quelle le Général Howe chassoit devant lui & defaisoit des troupes qui portoient les armes pour la première fois, le faisoit (comme on peut le penser) desirer de leur

donner le moyen de ſe retirer pour avoir ensuite l'occasion de les vaincre encore. Une grande preuve de ſa confiance dans la foiblesse des Américains, c'est la manière avec la quelle il fit la distribution des quartiers d'hyver pour l'armée: il la divisa en quantité de petits corps dispersés dans le Jersey, ſans avoir eu la précaution d'entretenir une bonne communication entre chaque Brigade. mettant entre elles des distances qui les mettoient dans l'imposibilité, ſurtout en hyver, de pouvoir réciproquement ſe ſecourir à propos. Le Général Howe ne tarda pas à reconnoitre ſa faute & à prendre une autre idée des troupes contre les quelles il combattoit. Après que l'armée Angloise eut pris possession des quartiers d'hyver qui lui avoient été donné; les Américains commencérent le vingt cinq Décembre mille ſept cent ſoixante ſeize par attaquer Trenton, & y firent pri-

ſonniers trois régiments Hessois. Le Colonel de Rall qui les commandoit, prouva par ſa conduite que la bravoure n'eſt pas la ſeule vertu nécéssaire à un officier qui est chargé du commandement d'un poste. En adoptant les opinions du Général, Howe le Colonel de Rall croyoit que pour repousser les ennemis il ne falloit que ſe montrer. Confiant dans les braves régiments qu'il commandoit & qui tout nouvellement venoient d'acquerir tant de gloire à la prise du fort de Knyphausen, il ne crut pas que la prudence fut nécéssaire; il ne désigna pas même aucune place d'allarme ni aucun poſte particulier ou les régiments devoient ſe rassembler en cas d'attaque; aussi ne pouvoit-il résulter d'une pareille négligence qu'une confusion inévitable. Mais malgré cela ces trois régiments ſe formerent le plus promptement qu'il fut possible & firent face à leur en-

nemis qui ne les vainquit qu'après en avoir essuyé un très grand feu; & que parcequ'ils étoient quatre fois plus forts en nombre. L'abbé Rainal en raportant cette affaire dans ses révolutions d'Amérique à souillé sa plume, toujours si eloquente, par la plus basse partialité, le plus grand des défauts dans un historien; & par un manque de respect, toujours du à une nation & au souverain qui la gouverne.

Une autre faute que l'on reproche au Général Howe, c'est qu'après avoir sçu positivement que le Général Bourgoine venoit du Canada, de n'être pas marché avec un corps, le long de la riviere du Nord pour aller le soutenir; mais au contraire de faire embarquer l'armée & l'amener au travers du Mariland & de la Pensilvanie pour aller prendre Philadelphie. Après la prise de cette ville, le Lord Howe plaça une partie de sa flotte sur le Delavarre d'on

il envoyoit des frégates pour croiser & intercepter la navigation des Américains.

L'amirauté reprocha au Lord Howe de n'avoir pas combattu la flotte Françoise, commandée par le Comte d'Estaing ; mais cette accusation n'étoit ni juste ni fondée. Sa conduite dans cette occasion fit honneur à sa nation, & il ne pouvoit en venir à un combat sans être presque sûr de succomber dans son entreprise.

Six vaisseaux de soixante quatre canons, trois de cinquante, deux de quarante & quelques frégates étoient toutes les forces que le Lord Howe avoit à opposer à douze grands vaisseaux de ligne & trois frégates. Malgré cette disproportion les Anglois confiants dans le génie & les talens de leur amiral, vouloient combattre; mille volontaires offrirent de suppléer aux matelots qui manquoient; des Soldats peu

accoutumés au ſervice de la marine, des officiers dont les bleſſures étoient encore fraiches & des maitres des vaiſſeaux marchands, ſollicitèrent avec une égale ardeur de l'employ ſur les vaiſſeaux de guerre. Ces efforts héroiques étoient une preuve que l'ancienne bravoure Angloise n'étoit pas encore éteinte. Le Lord Howe ne fruſtra pas entièrement leurs attentes; il fit dans ſa flotte de ſi bonnes dispositions & des manœuvres ſi ſçavantes, que quoiqu'il ne hazardât pas un combat, le Comte d'Estaing ne put lui faire aucuns dommages ni même rompre ſes lignes. Le Parlement fut injuste dans ſa décision ſur cette affaire, en prétendant que deux fregates étoient assez fortes pour combattre un grand vaisseau de ſoixante quatorze canons. Le Ministre, aussi mécontent de la conduite du Lord Howe, le rapella; en conséquence de quoi il déclara, qu'il ne ſerviroit pas aussi

long-tems que le Lord Sandwich ſeroit à la tête de l'amirauté. Au changement du miniſtere, on rendit enfin juſtice à ſa capacité & à ſon habileté : il fut crée pair d'Angleterre ſous le titre de Vicomte Howe de Langar, dans le Comté de Nottingham, & fait en même tems Amiral avec le commandement de la grande flotte destinée pour Gibraltar. La bravoure & les talents qu'il montra alors contre la flotte combinée de France & d'Espagne, ainsi que l'adresse avec la quelle il protegea & fit entrer des ſecours dans Gibraltar, ajouterent à ſa gloire & ſont trop connus pour que nous ayons besoin d'en donner un detail plus circonſtancié.



ANECDOTES HISTORIQUES

DU

LORD GEORGE

BRIDGES RODNEY.

La valeureuse conduite, les talents éminents & les vicissitudes de ſa vie, ont rendu le Lord Rodney également célébre.

Cet officier ſi renommé, entra de bonne heure dans le ſervice de la marine; & après être passé par les grades ordinaires, fut fait Capitaine en mille ſept cent quarante deux, & deux ans après commanda un vaisseau de quarante canons, du quel il passa ſur l'Aigle de ſoixante, ce fut avec ce dernier vaisseau qu'il contribua beaucoup à la victoire remportée le quatorze Octobre mille ſept cent quarante ſept par l'Amiral Hawke.

Quelque tems après qu'il fut nommé Gouverneur de Terre-neuve, il épousa la ſeconde fille de Charles Compton, alors envoyé extraordinaire en Portugal & père des Comtes de Northampton. Elle mourut quatre ans après ſon mariage, laissant un fils, membre du présent Parlement pour Northampton. Il fut fait Contre-Amiral, & au mois de Juillet mille ſept cent cinquante neuf il fut envoyé avec une escadre pour bombarder le Havre de Grace, ou les François faisoient de grandes préparatifs pour faire une descente en Angleterre. Le trois du mois, cy dessus mentionné, il jetta l'ancre devant le Havre & envoya ſes vaisseaux à bombes dans le canal étroit qui conduit à Harfleur; ces dispositions étant faites, il fit commencer le lendemain le matin le bombardement qui continua ſans interruption pendant cinquante deux heures, & avec un tel effêt que différentes parties de

la ville brulerent, & que les magazins Royaux furent detruits par le feu, malgré les efforts d'une quantité de monde sans cesse employée pour l'éteindre. La consternation alors étoit si grande dans la ville que les habitans se retirerent dans les campagnes.

L'Amiral Rodney après cette expedition revint en Angleterre; mais il n'y resta que peu de tems & retourna reprendre son ancien poste devant le Havre ou il resta le reste de l'année & une partie de la suivante; il fut si heureux qu'il empècha la descente que la France avoit projettée.

En mille sept cent soixante un, il fut nommé pour commander l'escadre destinée pour la réduction de la Martinique; & il partit pour cette expédition, le dix huit Octobre, de la baye de Spithead. Pendant le passage il fut séparé de la flotte par un gros tems, & obligé de relacher à l'Isle de Bar-

bades; mais ayant bientôt été rejoint par ſon eſcadre & par les troupes arrivées de l'Amérique ſeptentrionale & aux ordres du Général Monckton, il ſe rendit à la Martinique; & ſes attaques ainsi que ſes dispositions furent faites avec tant de capacité que l'Isle fut obligée de capituler le ſept fevrier mille ſept cent ſoixante deux, la nouvelle de cet heureux evénement fut apportée en Angleterre par le célébre Américain, le Général Gates, alors au ſervice Anglois & aide de camp du Général Monckton, qui le recommanda dans les termes les plus forts au Comte d'Egremont ſecretaire d'état.

Après la réduction de la Martinique il reduisit Ste. Lucie & quelques autres Isles françoiſes; mais à la paix de fontainebleau en mille ſept cent ſoixante trois la plus part de ces conquêtes furent rendues.

Dans le Parlement qui fut convoqué à l'avenement de Géorge III. à la couronne d'Angleterre, il y fut député comme membre pour Penzyn dans la province de Cornwallis; & en mille ſept cent ſoixante huit il fut engagé dans une comtestation qu'il y eût à l'occasion d'une élection à Northampton, qui fut la cause de ſa ruine & de celle des principaux de ce parti. les intérêts de cette ville étoient divisés entre les Comtes d'Halifax, de Northampton & ſpencer, qui demeuroient aux environs. Ces trois pairs ne pouvant reunir leurs opinions pour l'election des deputés, ſe diviſérent & propoſérent chacun un ſujet; Sir George Osborne fut proposé par le Comte Halifax, Sir George Brydges Rodney, par le Comte de Northampton & Monsieur Howe par le Comte Spencer. Les deux premiers réunissoient pour eux les interèts; & après avoir depensé des ſom-

mes immenses & engagé la ville dans des troubles, ils furent élus. Aussitot une requête aux fins de montrer l'injustice faite à Monsieur Howe, ayant été presentée à la chambre des communes, ou y fit droit. Monsieur Howe fut elu & les deux Baronets furent obligés de tirer au sort celui des deux qui feroit le second deputé ; le sort favorisa Sir George Brydges Rodney ; mais cette affaire fut si dispendieuse quelle ruina totalement les Comtes Halifax & Northampton & quelle mit Sir George Rodney dans la nécéssité de quitter l'Angleterre.

Au mois d'Octobre mille sept cent sept cent soixante dix il fut fait Vice Amiral & envoyé à la Jamaique pour y commander ; en mille sept cent soixante dix huit il fut elevé au rang d'Amiral ; mais pendant qu'il s'elevoit ainsi au plus haut point des honneurs militaires, le nombre de ses créanciers deve-

noit ſi grand & leurs demandes ſi preſſantes, qu'a ſon retour de la Jamaique il ne crut pas prudent pour lui de reſter dans ſa patrie. Ils ſe retira en France mais les nouvelles dettes qu'il y contracta ne faisoient qu'augmenter la detresse de ſa ſituation.

Pendant ſon dernier ſéjour à Paris ſa pauvreté étoit telle qu'il ne ſçavoit ſouvent ou aller diner. Monsieur de Sartine, qui connoissoit ſon habileté & ſon merite crut ce tems propre pour le gagner, en conséquence il pria le Duc de Biron de lui offrir au nom du Roi, le commandement de la flotte françoise destinée pour les Indes Occidentales, avec une ſomme d'argent assez forte pour remettre ſes affaires en bon état.

Le Duc de Biron croyant que la France ne pouvoit faire une meilleure acquisition, invita Sir George Rodney à venir passer un mois dans ſa maison, & pendant ce tems il le ſonda ſnr ce

ſujet avec une grande délicateſſe, mais voyant qu'il ne s'étoit pas fait aſſez intelligiblement comprendre, il lui déclara enfin ouvertement, que le Roi voulant faire des Indes Occidentales le theatre de la guerre préſente, l'avoit chargé de lui faire des offres très avantageuſes s'il vouloit quitter le ſervice Anglois & prendre le commandement d'un eſcadre françoiſe. ---- Sir George Rodney après avoir entendu cette propoſition avec beaucoup de ſang froid, lui fit la réponſe ſuivante: „Monſieur „le Duc, ma malheureuſe ſituation, il „eſt vrai, ma obligé de me retirer du „ſein de ma patrie, mais rien au mon„de ne ſera capable de me faire quit„ter ſon ſervice; je prendrois pour „une inſulte ſi de vous comme vous „m'euſſiez faite une ſemblable pro„poſition: --- mais je ſuis enchanté „d'apprendre quelle vient d'un endroit „ou l'on ne peut pas être injuſte!„

le Duc de Biron fut ſi etonné des vertus de Sir George Rodney qu'il s'écria, -- c'eſt bien dommage qu'un auſſi brave Officier ſoit perdu pour ſon pays: mille louis pouroient ils vous mettre à même de retourner en Angleterre pour continuer à lui rendre vos ſervices? ſur ce que Sir George lui assura que cette ſomme lui ſuffiroit; le Duc auſſitot la lui fit remettre & le lendemain il partit pour retourner en Angleterre.

La varieté des circonstances dans le tems, rendoit ſes ſervices de plus en plus nécessaires à la Nation. La malheureuse division qui ſuivit la mémorable affaire du vingt ſept de Juillet mille ſept cent ſoixante dix huit & quelques autres circonstances peut-être non moins importantes avoient obligé quelques uns des meilleurs Officiers de la marine à quitter le ſervice, Ce fut dans cette ſituation critique que le gouvernement commença à faire attention

à l'absence de l'Amiral Rodney. Aussitot après son arrivée on lui donna le commandement de la flotte destinée pour aller secourir Gibraltar. Il voila de la Baye de Spithead dans le mois de Decembre mille sept cent soixante dix neuf avec un escadre de dix huit vaisseaux de ligne, ayant sous son commandement les Amiraux Digby & Ross. Vingt deux vaisseaux de transport venant de St. Sebastien à Cadix ainsi que sept vaisseaux de guerre appartenans, à la compagnie de Carracas, tous pris par l'Amiral Rodney le huit de Janvier suivant, annoncerent à la Nation Angloise avec quelle capacité & quel bonheur il avoit commencé son expedition; & ces succes augmentérent encore l'opinion qu'on s'étoit formée de ses talents, mais qui augmenta encore de beaucoup le seize du même mois par la victoire qu'il remporta à la hauteur du Cap de St. Vincent, sur un escadre de onze

vaisseaux de ligne commandés par Don Juan de Langara.

Après être resté jusqu'au quinze Fevrier aux environs de Gibraltar il partit pour les Indes Occidentales avec quatre vaisseaux de lignes, laissant le reste de la flotte sous les ordres de l'Amiral Digby.

A son arrivée dans cette partie du monde, il fit tous ses efforts pour engager la flotte françoise commandée par Monsieur de Guichen, à une action, mais ce fut envain il n'y eut en entre les deux flottes aucun engagement sérieux. La conduite de l'Amiral Rodney pendant ce tems lui acquit beaucoup de gloire & la lettre qu'ecrivit au Lord George Germaine, le Général Vaughan, qui avoit été toujours sur le même vaisseau avec l'Amiral, augmenta sensiblement l'enthousiasme que la Nation avoit pris pour Sir George Rodney; le Parlement resolut unanimement

que l'on lui adresseroit des remerciments publics. Le ministere se joignant au public pour donner à l'Amiral Rodney des marques de sa reconnoissance, le fit nommer un des representans pour Westminster, & le Roi le créa Chevalier de l'ordre du Bain.

De concert avec le Général Vaughan, l'Amiral Rodney résolut de faire une attaque sur l'Isle de St. Vincent; & en effêt il y debarqua des troupes le quinze Decembre mille sept cent quatre vingt, mais ayant trouvé une resistance trop forte il fut obligé de les faire rembarquer & d'abandonner cette entreprise.

Pendant la campagne de mille sept cent quatre vingt un, l'Amiral Rodney n'eut ancune occasion de faire rien d'eclatant; les deux flottes Françoise & Angloise, n'eurent ensemble aucun engagement. Il revint sur la fin de cette armée en Angleterre, mais il n'y

resta que très peu de tems & retourna à son ancienne station dans les Indes Occidentales.

Sans entrer dans aucun détail sur la mémorable bataille du douze d'Avril, dont toutes les Gazettes de l'Europe ont donné des particuliarités, nous nous contenterons de rapporter en entier la lettre que l'Amiral Rodney ecrivit sur ce sujet à Monsieur Stephens endatte du quatorze Avril mille sept cent quatre vingt deux à bord du Formidable.

„ Il a plu à Dieu & à sa divine providence, d'accorder aux armées navales de sa Majesté la victoire la plus complette sur la flotte des ennemis, commandée par le Comte de Grasse, qui est lui même fait prisonnier avec les vaisseaux de guerre, la ville de Paris, le Glorieux, le Cesar, l'Hector & l'Ardent, outre un autre qui coula à fonds pendant l'action & dont je ne sçais pas encore le nom. „

„ Cette victoire importante fut remportée le douze de ce mois, après une bataille qui dura avec un feu continuel, depuis sept heures du matin jusqu'à six heures & demie du soir, tems ou le soleil en se couchant mit fin à la fureur du combat. „

„ Les deux flottes ont extrémement souffert; mais c'est avec la plus haute satisfaction que je puis assurer, que quoique les mats, les voiles, les cordages & les corps des vaisseaux de la flotte Angloise, soient fort endommagés, cependant la perte qu'elle à souffert en hommes peut-être considerée comme très petite en proportion de la longueur de la bataille, pendant la quelle les deux flottes sembloient avoir oublié leurs propre danger, & n'étre animées que pour l'honneur de leurs Rois & de leurs patries. „

„ La conduite brave avec la quelle, les Officiers & les hommes de la flotte

que j'ai l'honneur de commander, ont combattu, doit à jamais les rendre chers à ceux qui aiment leur Roi & leur patrie. „

„ Je ne puis exprimer combien je suis redevable à la valeur de Sir Samuel Hood, celle de l'Amiral Drake & du Commodore Affleck, ce dernier montra une grande capacité en dirigeant la division du centre. „

„ Mon Capitaine Sir Charles Douglass, merite mes remerciments ; sa diligence & sa grande activité me soulagea beaucoup dans les fatigues excessives de ce jour. En fin je n'ai point de mots assez forts pour exprimer, combien je suis sensible au mérite de tous les Capitaines, Officiers & de tous ceux qui ont eu une part dans la glorieuse victoire que la flotte à remportée. „

„ Les troupes de terre à bord de la flotte françoise étoient au nombre de cinq mille cinq cent. La destruction

entre elles à du être terrible, on ſera en état d'en juger lorsque l'on ſaura que le ſeul vaisseau le formidable à tiré quatre vingt bordées, ce qui pouvoir faire à peu près trois mille ſix cent coups de canons.„

„Le Lord Cranston, qui fit le ſervice à bord du formidable, comme Capitaine, & au quel je suis fort redevable, aura l'honneur de vous remettre ces depèches ; il eſt en état de pouvoir donner, au cas que l'on le desire, de plus grandes particularités ſur la bataille. Que le Pavillon Anglois ſoit pour toujours floriſſant dans les differentes parties de l'univers, c'eſt le plus ardent ſouhait de celui qui à l'honneur d'être &c. „

Signé. G. B. Rodney.

L'Amiral Rodney révint en Angleterre, recevoir les marques de l'estime de ſa patrie ainsi que les récompenses

& les honneurs ſi justément mérités. Au mois de May mille ſept cent quatre vingt deux il fut crée Pair d'Angleterre ſous le titre de Baron Rodney, de Rodney Stok dans le Comté de Sommerset.

La victoire glorieuse que l'Amiral Rodney remporta le douze Avril ſur le Comte de Grasse, & qui ſembla dédommager l'Angleterre, des pertes récentes qu'elle venoit de faire en Virginie, lui couta bien cher; & ces lauriers acquis avec tant d'honneur, furent arrosés du ſang de près de trois mille hommes, tant de ceux tués pendant l'action ou qui moururent des blessures qu'ils y avoient reçu, que ceux qui périrent ſur mer avec les vaisseaux conquis.

A peine la bataille étoit elle finie que le vaisseau François le Cesar prit feu & périt & avec lui près de quatre cens Anglois qui en avoient pris possesſion.

Sur la fin du mois d'Aoust on fit partir des Indes Occidentales, les vaisseaux pris sur les François pour les envoyer en Angleterre ; mais la mer engloutit les nouveaux trophées, à la hauteur des Isles des Açores, avec tous ceux qui avoient si ardemment ambitioné de se montrer avec eux dans leur patrie, pour y être dabord temoins de l'enthousiasme de leurs compatriotes à leur arrivée. Quelques vaisseaux Anglois qui les escortoient, subirent presque tous le même sort ; du nombre de ceux qui perirent étoit le Centaure de soixante quatorze canons, commandé par le Capitaine Englefield & qui echapa, comme miraculeusement au danger. La relation qu'il fait lui même de cet évenement est trop interessante pour ne pas nous engager à en donner une traduction. Cet evenement est si extraordinaire qu'on auroit peine à le croire s'il n'étoit aussi récent & aussi authen-

tique. Mais ecoutons le Capitaine Englefield lui même dans la relation qu'il en donne datée de Fayol le treize Octobre mille sept cent quatre vingt deux & de la quelle nous donnons ici une traduction sans y rien changer.

„Je voilai de la Jamaique sur le Centaure, & quoique le vaisseau faisoit alors assez d'eau pour occuper presque continuellement deux hommes à la pompe, cependant mon opinion étoit qu'il seroit en état de soutenir le passage jusqu'en Angleterre quelque pût être le tems. Le seize de Septembre vers le soir la tempête qui fut si fatale à notre flotte, commença. J'avois fait préparer mon vaisseau, comme c'est d'usage, à soutenir les gros tems, qu'ordinairement on eprouve à la hauteur ou nous étions; la grande voile étoit deja pliée, le mât de

hune (a) étoit descendu & la vergue d'artimon (b) étoit amenée (*abaissée.*) Dans le tems où je pris ces précautions le vent n'étoit pas très fort; mais vers minuit la tempête recommença avec fureur, & le vaisseau faisoit tant d'eau que je fus obligé d'employer aux pompes tous les bras de l'équipage. Les trous dont il étoit percé devenant toujours plus larges, je pensai qu'il feroit apropos d'aller devant la mer; il auroit été fort heureux peut-être que j'eusse fuivi cette première idée, mais les ordres positifs que j'avois de ne pas quitter la flotte qu'à la derniere extremité,

(a) *Le mât de hune.* On appelle hune une espéce de platteforme ronde posée en faillie autour du mât & celui qui eft audessus de cette platte forme fe nomme mat de hune.

(b) *Vergue d'Artimon.* C'est une piéce de bois, attachée par fon milieu au mat de poupe & qui s'ert à porter une veile.

& l'espérance que le tems pouroit changer, me la fit rejetter. „

„ Environ à deux heures du matin le vent baissa & je me flattai que la tempête étoit finie. Quelque tems après il y eut beaucoup de tonnere, des éclairs & une grande pluye, ensuite de quoy nous essuyames des espéces de coups de vent, ce qui m'obligea à bouliner (c) la grande voile. cela étoit à peine fait qu'un coup de vent d'une violence si forte, que personne de l'équipage ne se ressouvenoit d'en avoir vu un pareil, jetta le vaisseau sur le côté. L'eau quittant le fond de cale reflua entre les ponts, & remplit d'eau tous les Hamacs (d) qui se trouvérent sous

(c) *Bouliner une voile.* C'est la tourner pour prendre le vent.

(d) *Hamacs.* Lit suspendu à des cordages, dans les quels couchent les matelots.

le vent: il y avoit alors toute apparence que nous allions périr.

L'eau, dont la force augmentoit en proportion de la resistance que le vaisseau lui opposoit du côté ou il penchoit, forçoit les Sabors. (e) J'ordonnai aussitôt de couper le grand mât & le mât de l'arriere, espérant que par cette opération le vaisseau se redresseroit & que je pourois le maintenir en équilibre. Cela reussit il se redressa, mais avec

(e) *Sabors.* C'est le nom que l'on donne aux embrassures ou fenêtres pratiquées dans le bordage d'un vaisseau pour passer la volée d'un canon. Il y a sur un vaisseau de guerre autant de rangs de sabords qu'il y a de ponts. Leur distance dans chaque rang est d'environ sept pieds, & l'on observe de ne jamais les percer les uns audessus des autres, pour ne point affoiblir le bordage du vaisseau au même endroit.

une telle violence & avec un mouvement si précipité, que ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté, que ceux qui pompoient purent rester à leur travail. Trois canons se detachérent & ce ne fut qu'après bien du tems, & qu'après que quelques hommes s'estropiérent à cette opération qu'on vint about de les rendre fixes à leurs places. Chaque mouvement du vaisseau, portoit alors la destruction avec lui, soit par des boulets qui se détachoient & qui rouloient avec fracas, soit par d'autres débris du Tillac. Dix minutes, à peu-pres, après que les mats furent coupés, je fus informé que le gouvernail étoit entierement brisé; ainsi nous restames dans la plus grande détresse possible exposés aux vents & à la mer: la seule consolation qui nous restoit, étoit que les pompes jouoient bien & de manière à diminuer continuellement l'eau qui entroit par les trous dans le

vaisseau étoit percé; & que le matin du dix ſept le tems changea, & devint tranquille. „

„A la pointe du jour, ou apperçut deux vaisseaux de ligne; l'un avoit perdu ſon mât de Misaine (f) & ſon beaupré, (g) & autre ſon grand mât. L'opinion générale étoit que le premier devoit être le Canada & l'autre le Glorieux. Le Ramillies ainsi que quinze vaisseaux marchands n'avoient par été apperçut.

(f) *Mat de Misaine.* C'eſt le troisième mat d'un vaisseau dn coté de la proue, ou de l'avant.

(g) *Mat de beau pré.* C'eſt un mat qui eſt couché ſun l'espéron, à la proue des vaisſeaux, ſous un angle d'environ trente cinq dégrés. Son pied eſt enchaſſé ſur le premier pont, au deſſous du chateau d'avant, avec une grande boucle & deux Chevilles de fer qui ſortent entre deux ponts.

„ Apeu près vers ſept heures du matin on apperçut un autre vaisseau de ligne, qui fut bientôt reconnu pour être la ville de Paris, qui avoit encore tout ſes mâts. „

„J'ordonnai aussitôt de faire le ſignal de détresse, faiſant attacher l'enseigne de ce ſignal à un tronçon du mat de l'arriere (h) & ensuite tirer un coup d'un des canons de l'avant. „

„ J'eus la ſatisfaction de voir la Ville de Paris, tourner de notre côté. Quelques vaisseaux marchands s'approcherent aussi de nous, & ceux qui furent assez près pour nous parler nous offrirent leur assistance: mais m'assurant ſur les ſecours des vaisseaux de Roi, je les remerciai les priant ſeulement qu'au cas qu'ils puissent joindre l'Amiral Graves, de l'informer de la

(h) *Mât d'arriere* c'eſt ainsi que l'on nomme le mât de poupe.

ſituation dans la quelle je me trouvois. Je ne doutois pas que la ville de Paris ne vint à nous, l'ayant vu tourner de notre côté, & comme ce vaisseau paroissoit n'avoir pas beaucoup ſouffert de la derniere tempête, j'en espérois du ſecours. Mais les vaisseaux marchands que j'avois chargé d'en approcher ne pouvant le faire à cause du vent, un deux ſe détacha & revint, pour m'offrir d'y aller ſeul, ~~en conséquence je~~ chargeai le maitre de ce vaisseau de dire au Capitaine Wilkinson, que le Centaure avoit perdu ſon Gouvernail ainsi que tous ſes mâts ; qu'il faisoit eau conſidérablement, & que je le priois de rester avec moi jusqu'à ce que le tems devienne plus favorable. Il fit cette commission, j'observai qu'ils parloit avec la ville de Paris ; mais comme ce vaisseau ne changea pas ſa course, j'augurai qu'il étoit en aussi mauvais état que nous. Je fis jetter à la mer tous

les canons du Gaillard d'arriere (i) mais ſans que cela parut faire l'effêt que j'en avois attendu. Le ſoir nous perdimes la Ville de Paris de vue. Le matin du dix huit je fus informé qu'il y avoit à fond de cale ſept pieds d'eau au dessus de la contre quille; (l) & que les leviers des pompes ſeroient bientôt hors d'état de ſervir. Le tems étant plus moderé, deux grosses perches de ſapin

(i) *Gaillard d'arrière.* On appelle Gaillards des étages ou des ponts ſitués aux deux éxtrémités d'un vaisseau, qui ne s'étendent point ſur toute ſa longueur, mais qui ſe terminent à une certaine diſtance de l'étrave & de l'étambot. Les Gaillards d'avant & d'arrière ſont placés ſur le pont le plus elevé.

(l) *Contre quille.* Groſſe pièce de bois appuyée ſur la quille d'un vaisseau pour la fortifier, & pour diminuer l'acculement des varanges de l'avant & de l'arriere.

furent preparèes pour en faire un mât de fortune; (m). mais sur le soir la tempête recommença avec la plus grande violence. Nous ne vimes plus qu'un vaisseau dématé qui étant dans la plus mauvaise situation avoit donné le signal de détresse. Nous le perdimes totalement de vue le dix neuf; & des débris que nous vimes sur la mer, nous firent croire qu'il avoit péri. A dix heures du soir le tems étoit glus moderé & l'eau du fond étant un peu diminuée, l'équipage reprit courage & les matelots s'efforcérent de tirer un tonneau d'eau; mais ce ne fut qu'après y avoir travaillé toute la nuit qu'ils y reussi-

(m) *Mat de fortune.* Mat de rechange mit pour un tems en place d'un mat qui est venu à bas par la tempête ou autrement, en attendant qu'on puisse remater le vaisseau dans un port.

rent. Tous les canons furent jettés à la mer & on travailloit à une machine, qui devoit suppléer au gouvernail, & cela avec une telle promptitude, qu'au cas que le tems continuât à être favorable on esperoit de pouvoir en faire usage le lendemain & être par ce moyen en état de sauver le vaisseau sur quelques Isles des açores. Mais notre espérance fut trompée, l'eau augmenta à la quille. le charpentier m'informa que tout le cuire qui étoit a bord avoit été employé; & que les chaines des pompes par le continuel frottement étoient presque hors d'état de servir.

„Comme il ne restoit plus d'autres moyen que de tirer l'eau du fond à force de bras, j'ordonnai que les écoutilles (n) du pont fussent coupés afin que

(n) *Ecoutilles.* Ouvertures quarrées & couvertes que l'on n'ouvre que pour faire desfendre des gros tonneaux ou ballots, dans l'intérieur d'un vaisseau.

l'on pût faire passer par ces ouvertures un plus grand nombre de ſeaux, mais ceux de cuir ne ſuffiſant pas, tous les voilers (o) furent employés à en faire avec de la toille à voile: & le faux pont (p) s'étant écroulé & étant tombé ſur le côté gauche du vaisseau, j'ordonnai de jetter le maître cable à la mer. „

„ Le vingt deux il n'arriva aucun changement à notre ſituation, non plus qu'au tems, qui continua toujours de même. „

„ Le vingt trois à ſept heures du matin j'appris que l'on appercevoit dans

(o) *Voiliers.* Matelots que l'on employe à coudre & à raccommoder les voiles.

(p) *Faux pont.* C'eſt un espéce de pont fait à fond de cale, pour la commodité & pour la conſervation de la charge du vaisseau, ou bien pour loger des Soldats ou des matelots.

l'avant du vaisseau beaucoup plus d'eau que de coutume, je m'y transportai pour examiner & je fus convainçu que cela n'étoit que trop vrai; tout ce qui étoit au magazin de l'avant étoit déplacé & en mouvement; il ny avoit plus un seul tonneau entier. Je fus convainçu que le vaisseau avoit une nouvelle ouverture par la quelle il devoit entrer une grande quantité d'eau; j'étois à donner des ordres pour tacher de la trouver & chercher un moyen de la boucher, lorsque je m'apperçus que le vaisseau s'enfonçoit sur l'arriere & que le premier pont (q) étoit déja dans l'eau. Le charpentier qui m'apprit en même tems que l'archipompe (r) étoit

(q) *Premier pont.* C'est celui qui est le plus près de l'eau & sur le quel on met les plus grosses piéces de canons.

(r) *Archipompe.* C'est une enceinte de planches qui forme un quarré à fond de cale pour recevoir les eaux.

tout à fait abimée par le frottement & le choc des débris qui rouloit à fond de cale ; & que les chaines des pompes étoient déplacées par la même raison & hors d'état de servir, je commençai alors à croire notre malheur certain. Le peuple du vaisseau, qui jusqu'a ce moment s'étoit flatté de pouvoir se sauver par la constance & le travail qui quoi que excessif, avoit été supporté sans apparence de crainte, voyant tous les efforts inutiles commença à se jetter dans le desespoir ; la plus grande partie d'eux jettoient des hauts cris & pleuroient comme des enfants.,,

,,A chaque moment l'eau augmentoit dans le vaisseau, à midy elle étoit parvenue jusqu'au faux pont. Le charpentier m'avertit alors que le vaisseau ne pouvoit pas se soutenir long tems sur l'eau ; & qu'il n'étoit plus possible de flatter les gens de les sauver ; il me proposa de construire, comme l'on

pouroit, de petites chaloupes pour y embarquer autant de monde qu'il ſeroit possible. Plusieurs paroissoient reſignés à la mort, s'enveloppoient dans leurs Hamacs, & desiroient que leurs camarades les jettassent à la mer, d'autres ſe tenoient à des bois & à d'autres debris, mais en général il avoient tous mis leurs meilleurs habits & pris ſur eux tout cequ'il avoient de plus beau. „

„ Après midi le tems fut plus modéré; le charpentier travailloit aux petites chaloupes, quoique j'étois convainçu de l'initulité de cette résource, cependant je ne voulu pas ouvrir mon ſentiment; dans une pareille ſituation on s'attache aux moindres choses qui peuvent faire naitre l'espérance. On travailla donc à faire tout ce qui étoit nécessaire pour cet objet; le tillac fut déblayé; les trois chaloupes du vaisſeau furent mises à la mer; on mit dans chacune un barril de biscuit & quelques

autres provisions qui pouvoient être nécéssaires, deux hommes furent placés dans chacune pour empêcher les gens d'y entrer avant qu'on ait pris à cet égard des arrangements convenables. Pendant que l'on faisoit ces préparatifs, le vaisseau s'enfonçoit à vue d'œil, & les cables flottoient déja sur le second pont. les gens avoient cessé de tirer l'eau & le vaisseau étoit abandonné à sa destinée. „

„ Le vent redevint fort & les vagues étoient si hautes, qu'une des chaloupes se remplit d'eau & coula à fond. Le soir approchoit & le vaisseau paroissoit prèsqu'entiérement dans l'eau; on attendoit à le voir submerger de moments à autres; dans cette situation malheureuse, l'amour de la vie, qui jamais n'est si fort qu'aux approches de la mort s'empara des esprits, le désespoir & la crainte étoient peintes sur le visage d'un chacun, & l'impossibilité de

pouvoir ſe ſauver, rendoit encore cette ſituation plus horrible. Il étoit très probable que le vaisseau en coulant à fond, entraineroit avec lui, au moins à une certaine distance, tous les bois & autres débris aux quels ces malheureux auroient pu s'attacher pour prolonger encore de quelques inſtans une vie dont la perte étoit regardée comme inévitable.„

„Il étoit prés de cinq heures, lorsque venant de ma chambre, je vis une quantité hommes regardant d'un air desespèré ſur le côté du vaisseau. Inquiet de ſavoir ce que c'étoit, j'y regardai aussi, & je vis que plusieurs d'entre eux s'étoient emparés de la pinnasſe (s) & que chacun tachoit d'y entrer par force. je pensai dabord à prendre

(s) *Pinnasse*. On appelle ainsi une des grandes chaloupes que les vaisseaux de guerre ont toujours à bord.

cette chalouppe pour moi avant qu'elle ne fut remplie. Il ne me restoit pas un moment pour delibérer. Rester sur le vaisseau & périr avec lui, ou saisir cette occasion qui étoit la seule pour échaper. Mais d'un autre coté, l'idée d'abandonner à leur mauvaise fortune un si grand nombre de braves gens qui avoient si bien servi dans toutes les occasions, étoit affreuse pour moi; qu'on se figure içi, s'il est possible, l'horreur de ma situation; mon coeur étoit rempli, des pensées les plus noires agitoient mon âme incertaine sur le parti à prendre; je ne sçavois à quoi me résoudre; un coup d'oeil jetté sur ces malheureux prets à périr & pour les quels j'eusse donné ma vie, si ma vie eu pu les racheter de la mort, me jettoit dans des angoisses les plus fortes. Ce moment terrible ainsi que ce qu'il inspire, ne peut se decrire, & il n'appartient même qu'à celui qui s'est

trouvé dans une semblable situation, de pouvoir s'en former une juste idée. „

„Au milieu de ces indécisions cruelles, l'amour de la vie l'emporta --- j'appellai Monsieur Rainy, le seul officier alors sur le tillac, & le priai de me suivre, nous descendimes aussitôt dans la chaloupe, mais ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que nous pumes nous débarasser du vaisseau; un nombre deux fois plus considérable que la chaloupe ne pouvoit contenir, se jetta à l'eau pour nous suivre. Monsieur Baylis, un jeune homme de quinze ans fut le seul que nous pumes prendre. Nous tachames de passer sous le vent du vaisseau, mais ce fut envain. La mer étoit très haute & le seul moyen de ne pas périr fut de tourner la chaloupe devant le vent. „

„Ce fut alors que je vis que notre situation n'étoit pas beaucoup, meilleure que celle de ceux qui étoient restés

ſur le vaisseau; & que ce qne nous avions fais ne ſerviroit qu'a prolonger de quelques instants notre misérable existence. Nous étions au nombre de douze, dans une mauvaise chaloupe qui faisoit eau à deux ou trois endroits, en pleine mer ſans boussole, ſans cadran (t) ſans voile, ſans habits que les très legers que nous avions ſur nous, pendant une tempête, & au milieu de hautes vagues qui menaçoient de nous engloutir à chaque instant! il étoit cinq heures du ſoir quand nous quittames le vaisseau & une demie heure après nous le perdimes entiérement de vue. Avant la nuit nous decouvrimes une couverture dans la chaloupe; nous en fimes dabord une voile, nous

(t) *Quadrort.* Instrument dont les Anglois ſe ſervent pour mesurer les hauteurs en mer.

voilames ainsi pendant toute la nuit, étant à chaque instant fur le point d'être fubmergés: ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine que nous pouvions vuider notre chaloupe d'eau avant qu'une autre vague la remplisse de rechef; nous étions tous à moitié noyés & fans périr il n'eſt pas possible de fouffrir davantage. Le matin le tems fe calma & nous découvrimes par le foleil que le vent s'étoit tourné au Sud. Ayant furvéçu au danger de cette première nuit, nous commencames à réfléchir & à penser à la manière de furmonter ceux que nous avions encore à courir. „

„ Quand nous quittames le vaisseau le vent étoit Nord-Ouest & fayal étoit à deux eens cinquante lieux Sud-Ouest. Si le vent eut continué ainsi cinq à fix jours, il est très probable quecourant fans cesse devant la mer nous ferions abordés à quelques unes des Isles des Açores, le changement du vent renversa

entièrement notre espérance; car dans le cas ou il se seroit augmenté, & courant toujours devant la mer, il nous auroit emporté du côté du Nord ou nous serions infailliblement péris.

„j'examinai ce que nous avions pour vivre, je trouvai que nous avions un petit barril de biscuit, deux jambons, deux grandes bouteilles d'eau & quelque peu d'eau de vie. le vent du Sud continua pendant huit à neuf jours, mais heureusement jamais très fort, de maniere que nous pouvions opposer le côté de la chaloupe aux vagues, mais cette manœuvre nous exposoit à être terriblement mouillés & à essuyer un grand froid. Nous tenions une espéce de journal ou de compte, mais le soleil & les étoiles ayant été quelquefois cachés pour nous pendant vingt quatre heures, nous n'avions pas une bonne idée de notre navigation. Nous jugeames cependant que depuis la pre-

mière nuit ou le vent nous avoit conduit Sud-est; nous avions tenu une course apeu près Nord-Ouest, en conséquence nous espérâmes de voir bientôt l'Isle de Corvo. Mais nous fumes trompés dans notre attente, nous eumes peur alors que le vent du Sud ne nous eut jettés trop du côté du Nord. Nos prieres furent donc pour avoir un vent du Nord. Notre situation commençoit à devenir des plus affreuses, par la faim & par le froid que nous eprouvions; nous avions découvert que l'eau de la mer avoit gaté une partie de notre biscuit, & nous fumes dans la nécessité de retrancher la portion ordinaire. Alors un biscuit divisé en douze parties étoit notre dejeuner, & de même pour le diner; le col d'une bouteille cassée & fermée d'un bouchon, nous servoit de Gobelet, & le quel rempli d'eau étoit la portion d'un homme pour vingt quatre heures. Cette

distribution étoit faite sans aucune partialité ni distinction : mais nous serions péris malgré cela, si nous n'eussions fait une provision d'eau de pluye; encore n'aurions nous pu en avoir si nous n'eussions trouvé dans un coin de la chaloupe une paire de draps, qui y avoit été mise par hazard. On les étendoit lorsqu'il pleuvoit & lorsquils étoient mouillés on en exprimoit l'eau dans une espéce de seau qui nous servoit à jetter l'eau de la mer de hors de la chaloupe. Avec cette nouriture qui servoit plutôt à exciter l'appetit qu'a le contenter, nous commençames à nous affoiblir, & nos habits continuellement mouillés nous avoient ecorchés dans plusieurs parties du corps. „

„ Le troisième jour fut Calme, & après il s'éleva un vent frais, Nord-Ouest & qui devint si fort que nous faisions devant la mer à peu près cinq à six milles par heure, jusqu'a ce que

nous jugeames que nous ne pouvions pas être à plus de ſoixante lieues de Fayal du côté de L'ouest. Nous deſirames alors que le vent nous pouſſât de ce côté. Il y avoit quinze jours que nous étions ſur la chaloupe, & nous n'avions plus de biſcuit que pour un jour, & une ſeule bouteille d'eau nous reſtoit de la derniere pluye. Nos ſouffrances étoient alors auſſi grandes qu'il étoit permis à la force humaine de le ſupporter, mais nous fumes convainçus qu'un grand courage vaut mieux que la force du corps; car ce même jour, le plus robuſte de nous périt de faim & de froid: ce jour auparavant il s'étoit plaint de foibleſſe, d'un mal de Gorge, & de ne pouvoir avaler ſon morçeau, & pendant la nuit il but de l'eau de la mer, après quoy il tomba dans le delire, & mourut ſans jetter le moindre cri ny le moindre gémiſſement. Alors nous fu-

mes tous témoins de la maniere avec la quelle nous nous attendions à mourir dans quelques jours; ce qui nous consoloit étoit de penser que mourir de faim n'étoit pas une mort si epouvantable que nous nous l'étions figurés; d'autres s'étoient déja plaint de la Gorge. Quelques uns avoient bu de leurs urine; mais tous, excepté moi, avoient bu de l'eau de la mer.„

„jusqu'a ce jour j'étois parvenu à éloigner de l'esprit de mes camarades d'infortune, le chagrin & le désespoir, tous les soirs j'encourageois chacun à chanter ou à raconter une histoire au lieu de souper: mais ce soir il me fut impossible de les amener à ce point. La nuit fut Calme jusqu'a minuit qu'il s'eleva un vent frais, que nous jugeames par les vagues, devoir être Ouest, mais comme on ne voyoit aucune étoile nous attendimes avec impatience le lever du soleil qui étoit toujours notre boussole.

„Le matin à la pointe du jour nous trouvames que le vent étoit comme nous l'avions desiré Sud-Ouest, nous tendimes dabord notre voile, courant devant la mer à peu près quatre milles par heure. Nous venions de manger à dejeuner le reste de notre biscuit, & boire le reste de notre eau de pluye, lorsque qu'un des hommes commença à crier qu'il voyoit terre au Sud-Ouest. Nous avions déja été si souvent trompés par des brouillards que nous avions pris pour la terre, que je n'osai pas moi même le croire ny le persuader aux gens (qui étoient déja dans la plus grande joye) de peur qu'ils ne ressentent avec trop d'amertume le chagrin de s'être trompés; lorsqu'enfin un deux commença à entrer dans les transports d'une joye qui approchoit presque de la folie, & dit qu'il n'avoit jamais vu la terre ferme si ce qu'il voyoit n'étoit pas terre.„

„ Nous dirigeames aussitôt notre course de ce côté, le vent étoit frais & nous faisions a peu près cinq à six milles par heure: au bout de deux heures la terre étoit pleinement visible aux yeux d'un chacun, mais à une très grande distance; il ne paroissoit pas probable que nous pussions l'atteindre avant dix heures du soir. Ce qui est étonnant c'est que la terre étoit au moins à vingt lieues de nous lorsqu'elle fut découverte pour la prémiere fois. „

„ L'horison se couvrit peu après de brouillards excepté à l'endroit ou nous avions vu la terre, & il devint si epais que nous ne pouvions pas voir plus qu'a deux à trois lieues. Mais comme nous sçavions que fayal étoit entre l'est & le Nord par raport à nous, nous dirigeames notre course de ce côté, mais si le brouillard ne s'étoit pas dissipé quelques heures après, nous nous

ſerions assurement egarés & allant trop à l'Est nous aurions manqués toutes les Isles. En approchant de la terre nous fumes toujours plus persuadés que ce ne pouvoit être que fayal. Nous en aurions été plus ſurs ſi nous eussions pu voir la montagne de l'Isle de Pico, mais des nuages épais la couvroient entièrement à nos yeux; & ce ne fut qu'après quelque tems que nous fûmes ſatisfaits ſur ce point; nous cotoyames l'Isle, mais nous ne rencontrions qu'un rivage escarpé rempli d'enormes rochers qui ne nous permettoient pas d'en approcher. Deux heurs entieres furent employées à chercher un endroit pour débarquer mais ſans aucun ſuccés. Ce contre tems fut ſupporté avec impatience nous nous étions flattés qu'aussitôt que nous approcherions de l'Isle nous y pourrions débarquer & nous rafraichir; trompés dans leurs attente, quelques uns ce déseſpérerent & éprouvoient

comme une espéce de rage; cependant il n'étoit pas possible d'approcher du rivage ſans craindre de voir notre chaloupe ſe brisser en mille piéces contre les Rochers; la patience étoit donc le ſeul parti à prendre; enfin nous decouvrimes un canal de pécheur qui nous conduisit à fayal vers minuit; mais tels ſont les réglements de ce port que perſonne n'y entre ſans avoir été visité; ainsi nous fumes encore obligés contre notre attente de coucher dans à chaloupe, les perſonnes qui étoient dans le Canot nous donnerent des rafraichissemens, quelques peu de pain, du vin & de l'eau fraiche. Le lendemain matin nous fumes visités par Monſieur Graham Consul Anglois, qui nous donna des grandes marqnes de ſon humanité, il nous fit des excuses de que la formalité Portugaise nous avoit empechés d'entrer dans le port pendant la nuit. „

„ Il n'y eut jamais je crois, des personnes ſi dignes de pitié que nous l'étions alors. Des hommes les plus robustes du centaure étoient obligés d'être ſoutenus par d'autres, dans les rues de fayal. Monsieur Rainy & moi nous étions ceux qui étoient en meilleur ſanté; cependant il me fut impossible de marcher ſans ſecours; & pendant l'espace de quelques jours, avec la meilleure nouriture, nous devenions plus malades aulieu de nous rétablir. „



ANECDOTES HISTORIQUES DE L'AMIRAL LORD HOOD.

L'Amiral Hood eſt le fils ainé de Monsieur Hood Recteur de Thorncomb dans Devonshire. Un de ſes freres nommé Alexandre Hood eſt Capitaine de Marine & Trésorier de l'hopital de Greenwich; il s'est distingué dans plusieurs occasions, mais il quitta entiérement la marine au ſujet de la dispute entre le Lord Keppel & Sir Hughes Palisser.

De tous les états dans les quels l'Amiral Hood auroit pu entrer il choisit celui de la marine & ſervit dabord ſous l'Amiral Schmith (le même qui fût President du Conseil de guerre qui condamna l'Amiral Binck.) Sa maniere de ſe conduire dans toutes les occa-

ſions lui gagna l'estime de l'Amiral, & dés les premières années qu'il ſervit il fut chéri de tous ceux qui le connurent. Quoique jeune encore, ſes lettres, par les quelles il donnoit une description des opérations de la flotte, étoient regardées comme des modéles des meilleurs écrits.

Au commencement de l'avant derniere guerre, ceſt-a dire en mille ſept cent cinquante ſix, il fut fait Capitaine de vaiſseau; & trois ans après il commanda la frégate la Vestale, dans l'escadre de l'Amiral Holmes, qui voila de Portsmouth le treize Fevrier mille ſept cent cinquante neuf. Quelque tems après être entré en mer ſon vaiſseau fut détaché devant l'escadre à la distance de quatre à cinq milles, pour obſerver; il rencontra une frégate Françoise, la Bellone, commandée par Monsieur le Comte de Beauharnois, qui venoit de la Martinique avec des dépéches pour la

France. Ces deux vaisseaux en vinrent à un combat fort ſanglant qui dura quatre heures, la frégate Françoise ſuccomba & fut priſe; ayant perdu tous ſes mâts, & ayant eu dans l'engagement quarante deux hommes de tués, de deux cens vingt qu'elle avoit à bord. Le vaiſſeau Anglois n'étoit pas en une meilleure condition; il avoit auſſi perdu ſes mâts, ſa ſituation ainſi que celle de la priſe eut été très dangéreuse ſi le tems n'eut pas toujours été extrémement beau. Le Capitaine Hood crut qu'il ſeroit imprudent de tenir la mer dans un pareil état, ainſi il retourna en Angleterre avec ſa priſe. Après ſon arrivée à Londres il fut préſenté au Roi George II. par le Lord Anſon & fut admis à baiser la main de ſa Majeſté. Il fut ensuite nommé Capitaine de l'Africa vaisseau de ſoixante quatre canons, avec le quel il fut tou-

jours en activité pendant le reste de la guerre.

Lorsque les colonics Angloises en Amériquc firent ſoupçonner par leur conduite, qu'elles vouloient ſecouer le Joug Britannique, le Capitaine Hood fut envoyé dans le port de Boston pour y commander la marine qui s'y trouvoit alors. Les lettres qu'il écrivit de cette place au Ministre ſont mémorables, & jettent bien du jour ſur les commencemens de cette guerre ſi fameuse; mais quoiqu'elles aient été imprimées en mille ſept cent ſoixante huit, ellcs ſont devenûes ſi rares qu'on ne les trouve plus que dans les bibliothéques des curieux.

Dans ſa lettre dattée du port de Boston le deux Novembre mille ſept cent ſoixante huit, il dit, „ les colo„nies paroissent toujours de plus en „plus vouloir s'opposer avec force „aux actes du Parlement le même es-

„ prit règne dans tout le continent & „ il n'y a rien de plus probable qu'u„ ne révolte générale. „

Cette lettre dont le tems à fait voir la justesse étoit bien contraire à une autre de même datte écrite par le Général Gage, qui en rendant compte de l'état où se trouvoit alors la Ville de Boston, dit, „ tout est tran„ quille dans cette place & chacun ne „ respire qu'après une union solide & „ pacifique avec la grande Bretagne.

Dans une autre lettre du Capitaine Hood, dattée du vingt cinq Novembre mille sept cent soixante huit, il assure que les troubles recommencent à Newyork & que le gouverneur Bernard y à été brulé en effigie, de la maniere la plus injurieuse & la plus publique.

Dans une autre du douze Décembre il dit, „ le conseil s'est assemblé „ sans la participation du Gouverneur

„& ſans qu'il y ait été appellé; les „membres ont résolu d'envoyer en „Angleterre le resultât de leur as- „ſemblée.„

En mille ſept oent ſoixante dix huit le Capitaine Hood fut nommé Commiſsaire résident à Portsmouth; & la même année il fut crée Baronnet, ſous le titre de Sir Samuel Hood Baronnet de Catherington dans le Comté de Southampton. En mille ſept cent quatre vingt il fut fait Amiral.

Il fut envoyé aux Indes occidentales ou il commanda la flotte Angloise jusqu'à l'arrivée du Lord Rodney; elle étoit composée de vingt deux vaisſeaux de ligne, ayant ſous lui l'Amiral Drake & le Commodore Affleck. La conduite de l'Amiral Hood dans l'action qu'il y eut le vingt deux Janvier mille ſept cent quatre vingt deux entre les flottes Angloise & Françoise près de l'Isle de St. Christophe, lui

fit beaucoup d'honneur, quoiqu'il ny ait rien eu de décisif; la derniere étoit de vingt neuf vaisseaux de ligne & commandée par le Comte de Grasse.

Les services qu'il rendit à sa patrie dans les Indes Occidentales; seront à jamais mémorables & tiendront une place distinguée dans les annales maritimes de l'Angleterte, ce fut, en grande partie à sa bravoure & à son génie, que le Lord Rodney fut redevable de la gloire qu'il acquit dans la fameuse bataille du douze Avril; ses eminents services ne resterent pas sans récompense; au mois de May mille sept cent quatre vingt deux, il fut crée pair d'Irlande sous le titre de Baron Hood de Catherington.

Aprés l'elevation du Lord Rodney à la chambre des pairs, on voulut que le Lord Hood lui succedât comme un représentant au Parlement, pour West-

minster, mais cette élection ayant souffert des difficultés les opinions étant partagées, il en résulta une contestation & son fils pour en éviter les suites fit oter le nom de son Pere de la liste des prétendants,



REMARQUES HISTORIQUES SUR LE DOCTEUR FRANCKLIN.

Cet homme célébre, qui étoit cy-devant imprimeur à Philadelphie, peut-être regardé comme le premier & le plus brillant génie de l'Amérique; mais c'est au tems & au lieu de sa naissance à qui il est redévable de sa grande célébrité: si au lieu de naitre à Boston il fut né à Londres dans le même rang, (*son pere étoit un Chandelier*) il ne se seroit probablement pas fait un nom dans le monde n'y comme Philosophe n'y comme grand politique; renfermé au sein d'une Ville aussi peuplée & aussi tumultueuse, son travail seroit devenu plus pénible, & ses dispositions pour l'étude des sçiences, auroient été étouf-

fées par d'autres motifs d'intérêts ou d'ambition. Il se seroit distingué peut-être comme un grand artiste; mais il n'eut jamais été ce Physicien célébre qui expliqua les causes de l'aurore boréale & qui fit des découvertes si utiles sur l'electricité; & ce qui est encore plus important il n'auroit pas été cet instrument qui démembra un grand empire & de ses partie demembrées en forma une nouvelle république.

Il est certain que le Docteur Francklin est un des principaux agent de cette révolution, & introduisit une nouvelle ere dans l'histoire du monde en contribuant à l'établissemens d'une puissance législative dans l'Amérique; dans ce point de vue on peut le considerer comme un plus grand ennemi de l'Angleterre que ne le furent jamais Philippe II. & Louis XIV.

Son amour pour les ſçiences ſe fit remarquer de bonne heure ; en mille ſept cent vingt ſix, il étoit déja connu par ſes lettres ſçavantes écrites à Sir Hans Sloane; tous les événements de ſa vie ſont remarquables, même jusqu'aux raiſons qui l'obligérent de quitter Boston pour aller s'établir à Philadelphie, ou en entrant dans une ſphére plus étendue, il fut placé dans une ſituation plus favorable & plus analogue à ſon génie: il avoit cependant passé le milieu de ſa carriere lorsqu'il ſe rendit célébre dans l'art politique. Il ſe ſervit alors de l'influence qu'il avoit ſur l'esprit du peuple, parmi lequel il vivoit, pour lui inculquer les vertus qui le faisoit remarquer, la frugalité, la tempérance & l'industrie, & il dirigea tous ſes travaux à l'avancement des arts & des ſçiences & à l'intérêt de l'humanité. Il possédoit ces maniéres

affables & cette précision de pensée qui caractérisoit Jean de Witt; mais soit qu'il eut une adresse plus supérieure, ou qu'il se soit trouvé dans de plus heureuses circonstances, il ne tomba jamais dans la haine du peuple & n'en fut pas la victime comme ce zélé patriote.

N'entrant dans aucun fistéme, on peut dire du Docteur Francklin qu'il est un Philosophe, sans suivre les principes de la philosophie, un politique, sans adopter le droit romain & un homme d'état, sans avoir jamais sollicité des graces; possédant une grande diversité dans les talents sans avoir jamais varié sur ses opinions.

Tel est cet homme célébre, qui à l'âge de soixante & dix ans étoit premièrement agent & ensuite devint

ministre plénipotentiaire des nouveaux Etats unis d'Amérique à la cour de France de tous les rangs chacun s'envia l'honneur de le voir & de le connoitre ; on s'accoutuma à voir, au milieu des sujets d'un monarque absolu, un apôtre zélé de la liberté ; & ce nouveau membre du corps diplomatique fut comblé d'éloges & reçu les effêts de l'enthousiasme. L'admiration publique cependant n'est pas toujours une preuve du mérite, l'homme le plus sage en est souvent privé lorsque ce sentiment est accordé à ceux qui en sont le moins digne. La négociation dont il étoit chargé à la cour de France demandoit de grandes talents ; & ses succés prouverent que pendant le cours de sa vie il avoit réussi dans la profonde étude qu'il fit du cœur de l'homme.



ANECDOTES HISTORIQUES

DE MONSIEUR ADAMS.

Monsieur Adams est un dessendant d'une des premières familles qui formerent la colonie de Massachusets-bay; en mille six cent trente, il s'appliqua de bonne heure à connoitre à fond les loix de son pays; il n'en excerça pas plutôt la pratique, que ses brillantes qualités, sa grande érudition & son exacte probité lui attirérent l'attention, l'admiration & l'estime de ses compatriotes. Non content d'employer ses talents à défendre les droits des particuliers, il s'en servit encore dans une Sphere plus etendue & plus utile en général & donna une admirable dissertation sur le droit canon & sur les loix féodales; cet ouvrage qui ne respiroit que la liberté, fut lu dabord avec ardeur par ceux qui étoient ennemis du pou-

voir arbitraire. Comme auteur, Monſieur Adams montra qu'il étoit porté par inclination & capable par ſes talents de contribuer pour beaucoup, dans la formation de la nouvelle république. Un tel homme ne pouvoit que s'attirer l'attention du Gouverneur Bernard qui fit tout ce qu'il put pour l'attirer dans ſon parti; mais toute l'adresse qu'employa le gouverneur pour le ſéduire, comme il en avoit ſéduit tant d'autres, fut inutile, Monsieur Adams déclara au contraire qu'il refusoit des faveurs, qui quoiqu'offertes d'une manière fort flatteuse, pourroient en quelque façon le lier avec les ennemis des droits & des privileges de ſon pays, & qui ne tendoient qu'à l'embarasser, (comme cela étoit arrivé à tant d'autres) dans les ſervices, qu'il étoit de ſon devoir de rendre au public. La ſéduction & les offres flatteuſes n'ayant pu le gagner, on employa les menaces & le pouvoir contre lui. Ces moyens ne firent que fortifier en

lui la noble résolution qu'il avoit prise. Cette conduite de Monsieur Adams le fit encore plus respecter de ses compatriotes & son influence sur leurs esprits commença dés ce moment à augmenter & fut une des principales causes qui alors embrasa des feux de la sédition, la nouvelle Angleterre & bientôt après tout le continent. Le Gouverneur ne tarda pas à donner à Monsieur Adams des marques de sa haine & lui refusa l'entrée au conseil; mais la Ville de Boston l'en dédommagea en l'envoyant à Philadelphie comme député au congrés, dans le quel il montra beaucoup d'activité, & fut un des principaux promoteurs de la fameuse résolution du congrés du quatre Julliet mille sept cent soixante seize, lorsque les colonies se declarèrent elles mêmes, *états libres & indépendans.*

Ce grand coup une fois porté, Monsieur Adams vit l'inutilité d'une entre-

vue avec les commissaires Anglois; malgré ſon opposition, le congrés l'envoya avec le Doctеur Francklin & Monſieur Rutledge, à Staten-Island; cette entrevue comme on l'avoit fort bien prevue fut ſans effêt.

Monsieur Adams après avoir été pendant quinze mois un des Commiſsaires généraux au département de la guerre, & avoir été un des rédacteurs des articles proposés à la France pour former un traité d'alliance & de commerce, fut envoyé à la cour de Verſailles comme Ministre plénipotentiaire des Etats unis.

Après avoir continué pendant quelque tems de ſervir ſa patrie dans ce porte de confiance il retourna en Amérique; ou il ne fut pas plutôt arrivé, que les Etats de Massachuset-bay le demanderent pour leurs donner un ſistême fixe de gouvernement & un code dans le quel ſéroient établis les droits

d'un chacun d'une manière claire, juste & fondamentale. Ce travail ne pouvoit que lui être fort agréable puis qu'il contribuoit au bonheur de ses concytoyens qui toujours fut le but de ses travaux.

Cette affaire importante étant terminée, il revint en Europe, chargé de pleins pouvoirs du congrés, pour assister à toutes les conférences quil pouront y avoir pour la paix, & pour négotier un emprunt d'argent pour les états unis ; il fut ensuite nommé leur ministre plénipotentiaire aux états généraux des provinces unies. Cette grande confiance montre la haute estime dont il jouissoit ; & la manière dont il y répondit fit voir quelle ne pouvoit être mieux placée.

Les affaires de la Hollande, au moment de son arrivée, n'étoient pas favorables à celle dont il étoit chargé. L'influence de la cour de St. James sur

une grande partie des députés, les intérêts & les fonds considérables que beaucoup avoient dans la banque & le commerce d'Angleterre, dont la puissance dailleurs étoit redoutée de toutes les Provinces: Ce furent là, les obstacles que Monsieur Adams rencontra dans sa mission, & qui l'obligérent d'agir avec beaucoup de circonspection. Premièrement, inconnu, il ne s'appliqua dabord qu'à examiner l'état des choses & à bien connoitre le caractère de ceux qui avoient le plus de crédit. Cette connoissance, nécessaire dans la situation ou il se trouvoit, étoit à peine acquise que la conduite de l'Ambassadeur Anglois lui fournit l'occasion de se montrer plus ouvertement. La manière hautaine & insultante avec laquelle la Nation Hollandoise étoit traitée, lui donna beaucoup d'avantage sur le Ministre Anglois à la Haye. il excitoit lui même, avec beaucoup de po-

litique & d'habileté, la hauteur & les mauvais procédés de son rival; mais les conséquences de cette conduite devinrent si dangéreuses que Monsieur Adams fut obligé de s'éloigner de la Haye & d'aller résider à Amsterdam, pour se mettre sous la protection des Magistrats de cette Ville, dont il gagna bientôt l'estime par sa conduite prudente, comme simple particulier. La mauvaise politique de l'Angleterre le mit à même d'avancer de quelques pas, & le détermina à présenter aux Etats généraux son fameux mémoire datté du dix neuf Avril mille sept cent quatre vingt un, dans le quel il justifia l'acte d'indépendance du quatre Juillet mille sept cent soixante seize; & la résolution que les Etats unis avoient pris de la soutenir; il observa ensuite les intérêts que toutes les puissances de l'Europe, & particulièrement les Etats Généraux, avoient de la maintenir; de quel avan-

tage ne feroit pas un commerce fûr établi entre les deux nations; enfin il informoit qu'il étoit revétu des pleins pouvoirs de la part du Congrés pour traiter avec les Provinces unies fur tout ce qui pouroit être à l'avantage des deux Nations.

La préséntation de ce mémoire étoit une entreprise délicate; Monsieur Adams fentoit qu'il étoit feul pour répondre de fes conséquences; cependant après avoir mûrement déliberé & avoir examiné toutes chofes il réfolut de le présenter. On ne pouvoit attendre dabord un éffét entier & immediat, dans une affaire de cette conséquence. Le premier objet étoit que la nation reflechit mûrement fur ce mémoire; il étoit évident que tant plus elle y verroit les avantages qui résulteroient d'une alliance formée entre l'Amérique & la Hollande: lorsque les Etats généraux eurent pris le mémoire *ad referendum*

le premier point fut gagné; le peuple commença à penser & à raisonner sur cette affaire; plusieurs excellents écrits parurent & firent la plus forte impression; un papier périodique intitulé *le politique Hollandois*, attira en particulier l'attention de tout le monde à cause de la profondeur de sa politique & de la force de ses argumens. Enfin le tems arriva ou cette grande affaire devoit se terminer: les Hollandois, en général voyant la nécessité de saisir l'occasion d'étendre leur commerce que les violences de l'Angleterre & l'esprit de commerce des autres nations tendoient à diminuer, demandérent vivement l'alliance avec les Etats unis, comme un moyen de les indemniser des pertes qu'un Ennemi voisin leurs avoit fait essuyer & de celles qu'ils étoient menacés de faire avec une nation rivale & dangéreuse par son voisinage.

Monsieur Adams saisit avec empressement l'occasion que ces dispositions publiques lui offroit, & présenta un dernier mémoire, le neuf de Janvier mille sept cent quatre vingt deux; demandant une reponse definitive à celui qu'il avoit donné au mois d'Avril précédent. Toutes les Provinces mirent cette affaire en déliberation & instruisirent leurs députés, aux Etats généraux pour qu'ils concourussent à ce que Monsieur Adams fut reçu en qualité de Ministre plénipotentiaire des Etats unis d'Amérique. L'affaire passa & il fut résolu de faire droit sur les mémoires; en conséquence Monsieur Adams fut reçu le vingt deux d'Avril avec les cérémonies ordinaires.

Cet événément est assurement le plus grand coup donné à l'orgueil de l'Angleterre pendant tout le cours de la guerre. Il confondit les partisans que les Anglois avoient en Hollande,

& prouva que Sir Joseph York n'étoit pas cet habile négociateur, des talents du quel on avoit eu auparavant une ſi haute opinion. Cela fournit l'occasion à un Ambassadeur d'un des plus grands Monarques d'Europe de Dire à Monsieur Adams: *vous avez frappé, Monsieur, le plus grand coup de toute l'Europe.*

Ce compliment a été ſuivi de beaucoup d'autres; celui qu'un ſçavant Hollandois lui fit en vers latins eſt trop beau pour ne pas le rapporter içi. Ce fut en lui présentant un grand verre de Cristal ſur le quel étoit gravé ces mots *aurea libertas*; qu'il lui dit.

Aurea libertas! gaude! pars altera mundi
Vindice te tenuit ſubdere colla jugo.
Hæc tibi legatum quem consors belga recepit
Peſtore ſincero pocula plena fero.
Utra que gens neſtet, mox ſuspicienda tyrannis,
Quæ libertati vincula ſacra precor!

Ceux qui ont eu l'occasion de connoitre Monsieur Adams ont toujours remar-

qué qu'il regnoit ſur ſa phyſionomie un air de probité & de candeur que les actions de ſa vie n'ont jamais démenti. Il ſçait que l'art de négotier n'eſt pas l'art d'intriguer & de tromper; qu'il ne consiste pas à corrompre; à ſe jouer des ſermens & à ſemer les allarmes & les diviſions; qu'un négociateur habile peut parvenir à ſon but ſans ces expédiens, qui ſont la triste resource des intriguans. Sans avoir recours à des manœuvres détournées & extraordinaires, il trouve dans la nature même des affaires qu'il négocie, des incidens propres à faire réuſſir tous ſes projéts.

F I N.



TABLE.

ERRATA.

Page 5 ligne 19 Edoard *liſez* Edoward.

P. 6 l. 19 imcompatible *liſez* inconpatible.

P. 7 l. 1 l'événement *liſez* l'avénement.

P. 8 l. 15 Sarotoga *liſez* Saratoga.

P. 12 l. 23 Bourgogne *liſez* Bourgoine.

P. 13 l. 7 ſe trouvoit lors *liſez* ſe trouvoit alors.

P. 17 l. 17 marqué pas *liſez* marqué par.

P. 23 l. 8 les offices *liſez* ces offices.

P. 25 l. 5 des ſa *liſez* dès ſa.

P. 27 l. 8 avoir *liſez* avoit.

P. 36 l. 13 pouroit *liſez* pouvoit.

P. 50 l. 17 noireur *liſez* noirceur.

P. id. l. 18 ſe *liſez* je.

P. id. l. 23 au quel *liſez* aux quels.

P. 55 l. 7 contre le *liſez* contre ce.

P. 63. l. 1 legue *liſez* légua.

P. 78 l. 17 deux mille livres *liſez* vingt mille livres.

P. 80 l. 8 ſur la *liſez* ſur ſa

Page 96 ligne 9 qu'un grande Roi *lisez* un grand Roi.

P. id. l. 15. tourjours *lisez* toujours.

P. 107 l. 2 du *lisez* due.

P. 108 l. 22 les ouvrages *lisez* ces ouvrag

P. 130 l. 5 Province de Cornwallis *lise* Cornowaille

P. 143 l. 5 les nouveaux *lisez* ces no. veau

P. id. l. 16 Englefield & qui *ôtez* l'&.

P. 144 l. 3 fayol *lisez* fayal.

P. 172 l. dernière uns ce *lisez* uns se.

P. 173 l. 20 de que *lisez* de ce que.

P. 192 l. 10 qu'il pouront *lisez* qu'il pouroit.

